JOURNAL ASIATIQUE

PÉRIODIQUE TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

AVEC LE CONCOURS

DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

TOME CCL

ANNÉE 1962

PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE

SOCIÉTÉ ASIATIQUE
rue Mazarine, nº 3, PARIS (VIe)

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER
rue Vavin, nº 12, PARIS (VIe)

MDCCCCLXII

TOQUZ-OΓUZ ET ON-UYΓUR*

PAR

JAMES HAMILTON

Les inscriptions turques anciennes en caractères runiformes de la Haute Mongolie attestent abondamment, pour la première moitié du VIII^e siècle, un nom de peuple Toquz-Oγuz, « Neuf Oγuz », ou simplement Oγuz. A partir du IX^e siècle, ce nom prend une extension considérable, surtout vers l'Ouest, sous les formes Toγuzγuz et Γūz ou Γuzz chez les auteurs musulmans, et Uz chez les Byzantins. Pour ce qui est de la période antérieure au VIII^e siècle, d'une manière générale, dans les secteurs très divers de la recherche sur l'Orient où l'on doit rendre compte de peuples turcs, on s'est mis hardiment, depuis les sinologues jusqu'aux finno-ougristes, à déceler un peu partout des traces antiques d'un peuple « Oγuz », qui tendraient à remonter vers les origines brumeuses de l'ethnie turque. Tout se passe comme si l'orientalisme moderne s'était laissé indûment impressionner par la célèbre légende d'Oγuz Khan, ancêtre éponyme des Oγuz. Or, si cette légende, dont les versions connues ne remontent pas au-delà de l'époque mongole (1), s'est largement inspirée, en effet, des conquêtes mongoles du XIII^e siècle et, dans les versions musulmanes, de la conversion des Oγuz à l'Islam autour du X^e siècle, on n'y discerne, en revanche, aucun reflet d'événement historique plus ancien.

Examinons d'abord le nom Oγuz. Marquart avait imaginé pour On-Oq, « les Dix Flèches », le nom de la confédération des T'ou-kiue Occiden-

* Une table des abréviations employées dans cet article se trouve à la page 62.

taux, une variante (non attestée) *On-Oγuz, dont l'élément « Oγuz » serait composé d'*oq*, « flèche », + *uz*, « homme », pour signifier « Pfeilmänner » [2]. De même, Németh (« On ogur... », 152) voyait en Oγuz le mot *oq*, « flèche », augmenté d'un suffixe *-z* quelconque, comme Omeljan Pritsak (*Ural-Altaische Jahrbücher*, 1952, p. 59) faisait venir Oγuz d'un *oq* < **oqu*, « flèche, tribu ». Le moins que l'on puisse dire de ces étymologies, c'est qu'en turc **oq-uz* ou **oqu-z* n'est pas la même chose qu'*oγuz* [3]. M. Boodberg (*HJAS*, IV, 1939, 238) s'est donné beaucoup de mal pour reconstituer un très problématique **ugur* de l'altaïque commun qui aurait signifié « corne », dont il a tiré par rhotacisme — et quelque peu « par les cheveux » — Oγuz. M. Louis Bazin (*Oriens*, VI, 1953, 315) a songé à identifier le nom Oγuz avec le mot *oγuz* ou *ogus* qui signifie « jeune taureau » dans certains dialectes turcs modernes, d'autant plus qu'au début du manuscrit Schefer de la légende d'Oγuz Khan à la Bibliothèque Nationale figure justement un dessin de bovidé mâle qui serait peut-être le portrait du père d'Oγuz Khan. Cependant, tant qu'on n'aura pas trouvé en turc ancien le mot *oγuz*, « taureau », ni constaté dans un texte ancien une association quelconque entre le nom des Oγuz et la notion de « bovidé », on est en droit de considérer le dessin en question, qui date du XV^e siècle environ, comme l'expression d'une étymologie populaire d'assez basse époque.

En 1930, Pelliot, dans son étude « Sur la Légende d'Uγuz-Khan en écriture ouigoure » (*TP*, XXVII, 256), a opté pour la lecture Uγuz du nom de peuple parce que la légende semble rattacher le nom du souverain éponyme, Uγuz ou Oγuz Khan, au mot signifiant « premier lait », que Pelliot a cru devoir lire *uγuz*. Par la suite, cependant, il s'est ravisé, « convaincu que c'est là aussi une étymologie populaire qui néglige les différences de timbres vocaliques » (*Horde d'Or*, 26, n. 1), pour revenir à la lecture Oγuz, qu'en 1914 (*TP*, XV, 257) il avait rapproché du mot *oγuš*, « clan », du turc ancien. En effet, il écrivait alors : « ...l'épigraphie de l'Orkhon nous a révélé un mot fréquent *oγuz*, qui répond, comme l'*oγuš* du ouigour, au 姓 *sing*, « clan », des Chinois. On sait que le nom des Toquz-Oγuz, ou « Neuf Clans », est représenté en chinois par 九 姓 *kieou-sing*, qui a exactement le même sens... Aussi, sans prétendre affirmer l'identité foncière de *oγuz* du turc de l'Orkhon et d'*oγuš* (*oγus*) des textes ouigours, je la crois assez probable pour soumettre cette hypothèse à l'examen de nos confrères ». Or, je suis persuadé que Pelliot tenait là le mot qui était réellement à l'origine du nom Oγuz. *Oγuš*, « clan », dont la lecture en *-š* est maintenant assurée, notamment par Kāšγarī, est selon toute apparence dérivé au moyen du suffixe formant des substantifs, *-š*,

d'une racine **oγ-* ou **oγu-* (« procréer »?), laquelle aurait aussi donné *oγul*, « descendant », à l'aide du suffixe *-l*.

Comment expliquer, cependant, que la finale *-š* d'*oγuš* ait pu passer à *-z* dans le nom Oγuz? Une alternance *-š/-z* ou une évolution *-š* > *-z* seraient tout à fait exceptionnelles en turc ancien; de plus, *oγuš*, « clan », figure à côté de Oγuz, nom de peuple, dès les premiers documents turcs, dans les inscriptions du VIII^e^ siècle. Voici l'explication que je crois pouvoir en donner : À l'origine, il y aurait eu une confédération appelée des «.neuf clans », c'est-à-dire *toquz oγuš*. L'expression étant bientôt prise comme nom propre, cependant, la tendance générale du turc à l'harmonisation et sa prédilection pour les paires de mots « à écho » auraient joué pour faire passer *Toquz-Oγuš, qui fait l'impression d'une rime manquée, à Toquz-Oγuz, rime parfaite. Il se serait produit, en somme, une assimilation harmonique entre Toquz et Oγuš, qui ont la même assonance, sur le modèle d'innombrables paires de mots rimants en turc (tels que *axsaq-buxsaq*, *yašīl-yušul*, *qatīlγan-qarīlγan*, *čart-čurt*, etc., cueillis au hasard dans Kāšγarī), à peu près comme *qaryadî alqadî* est devenu *qaryadî arqadî* «il a maudit» (cf. Kāšγarī, I, 284-1). Ainsi, alors qu'on a généralement supposé le contraire, le nom Toquz-Oγuz aurait précédé le nom Oγuz, qui n'aurait été au début que la forme abrégée du nom de la confédération des « Neuf Clans ». L'hypothèse *Toquz-Oγuš > Toquz-Oγuz > Oγuz peut-elle, toutefois, cadrer avec ce que l'on sait par ailleurs des Toquz-Oγuz et des Oγuz? C'est ce que je propose de vérifier dans la suite de cette étude.

Comme le dit Pelliot *supra*, le nom des Toquz-Oγuz était représenté en chinois par 九姓 *kieou-sing*, «les Neuf Clans»[4]. La confédération des « Neuf Clans » était composée de tribus appartenant à un groupe de très nombreuses tribus que du VI^e^ au VIII^e^ siècle, à l'époque des Souei et des T'ang, les Chinois appelaient les T'ö-lo 特勒 **d'ək-lək* ou les T'ie-lo 鐵勒 **t'iet-lək*. T'ie-lo était, cependant, d'après le *T'ong tien* (CXCIX)[5] et le *T'ang chou* (CCXVII 上, 1 r°), une corruption de Tch'e-lo 敕勒 (archaïque **t'i̯ək-lək* > VII **t'i̯ək-lək*), autre nom des Kao-kiu 高車 « Hauts Chars », à l'époque des Wei T'o-pa (386-558). On lit dans le *Wei chou* (CIII, 9 r°) : « Les Kao-kiu, 'Hauts Chars', sont les restes des Ti 狄 Rouges de l'antiquité. Au début, on les désignait sous le nom de Ti-li 狄歷 **d'iek-liek*. Dans le nord, on fit 〈 de ce nom 〉 Tch'e-lo 敕勒 (archaïque **t'i̯ək-lək*); en Chine propre, on en fit Ting-ling 丁零 **tieng-lieng* des 'Hauts Chars' ». Et plus loin (9 v°) : « 〈leur mode de vie〉 est tout à fait semblable à celui des Jouan-jouan. Seulement, les roues de

leurs chars sont très grandes, aux rais extrêmement nombreux ». Aux transcriptions chinoises du type **tek-lek* correspondrait donc un nom de peuple turc que les Chinois surnommaient « les Hauts Chars » à cause des grandes roues de leurs chars. Or, **tek-lek* rendrait le turc *tägräg*, et en turc ancien *tägräg* devait signifier très exactement « cerceau » [6], ce qui est bien le mot qui convient pour caractériser le type de roue qu'auraient possédé les « Hauts Chars » et que les Russes ont retrouvé dans un tumulus ancien des monts Altaï [7] : roue très grande et légère, faite de branches d'arbre courbées, avec de nombreux rais fins. Quant à la forme Ting-ling, **tieng-lieng*, qui remonte au moins jusqu'au IIIe siècle avant J.-C., elle devait rendre dans le chinois de l'époque, *-ng* transcrivant vraisemblablement *-g* étranger, le même nom *Tägräg que les transcriptions ultérieures du type **tek-lek*. D'ailleurs, la région au nord des Hiong-nou, entre le lac Baïkal et la Mer d'Aral, que parcouraient les Ting-ling jusqu'au IIIe siècle de notre ère, est justement celle où nomadisaient, à partir de cette époque, les *Tek-lek des « Hauts Chars » [8].

La notice sur les T'ie-lo 鐵勒 (= *Tägräg) dans le *Souei chou* (LXXXIV, 8 r°), histoire officielle de l'époque des Souei (581-617), commence ainsi [9] : « Les ancêtres des T'ie-lo sont des descendants des Hiong-nou. Leurs tribus, très nombreuses, se succèdent sans interruption par monts et par vaux depuis l'est de la Mer Occidentale (la Mer Noire?). Au nord du fleuve Tou-lo 獨洛 **d'uk-lâk* (Toγlaγ = la Tola actuelle), il y a les P'ou-kou 僕骨 (*Boqut), les T'ong-lo 同羅 (Toŋra), les Wei-ho 韋紇 **jwęi-γuət* (Uyγur), les Pa-ye-kou 拔也古 (Bayarqu), et les Fou-lo 覆羅 **p'i̯uk-lâ*, qui ont chacune le titre *k'i-kin* 俟斤 **g'ji̯ę-ki̯ən* (*irkin*) [10], et les Mong-tch'en 蒙陳 **mung-d'i̯ĕn* (-?), les T'ou-jou-ho 吐如紇 **t'uo-ńźi̯wo-γuət*, les Sseu-kie 斯結 **si-kiet* (*Sîqîr), les Houen 渾 (Xun), les Hou-sie 斛薛 **γuk-si̯ät*, et autres; les soldats d'élite des divers clans sont à peu près vingt mille. A l'ouest de Yi-wou 伊吾 (Hami) et au nord de Yen-k'i 焉耆 (Qarašahr), le long des Monts Blancs 白山 (T'ien-chan) [11], il y a les K'i-pi 契弊 [12], les Po-lo 薄落 **b'âk-lâk*, les Tche-yi 職乙 **tśi̯ək-·i̯ĕt* (Čigil?), les Tie-sou 咥蘇 **d'iet-suo* (-?) P'o-no-ho 婆那曷 **b'uâ-nâ-γât* (-?) Wou-houan 烏謹 *·uo-xuân* (-?) Ho-kou 紇骨 **γuət-kuət*, les Ye-tie 也咥 (*Yädiz = Ädiz?) [13], les Yu-ni-houan 於尼謹 **·i̯wo-ńi-xuân*, etc., dont les soldats d'élite sont à peu près vingt mille. Au sud-ouest des Monts d'Or 金山 (Altaï), il y a les Sie Yen-t'o 薛延陁 **si̯ät i̯än-d'â*, les Tie-lo eul che p'an ta-k'i 咥勒兒十槃達契 **d'iet-lək ńźi̯ę źi̯əp b'uân d'ât-k'iei*, etc., avec plus de dix mille soldats. Au nord du royaume de K'ang 康國 (Sogdiane), près de la rivière A-tö 阿得 [14], il y a les Ho-tie

Ho-tsie 訶咥曷截 **xâ-d'iet γât-dz'iẹt* (Adil Xazîr?) [15], les Po-hou pi kan kiu hai ho pi si ho yang 撥忽比干具海曷比悉何鞅 **puât-xuət b'ji kân g'ịu xâi γât b'ji sịĕt γâ ịang*, les Sou-pa 蘇拔 (Suβar?) [16], les Ye-mo 也末 **ịa-muât* (Yamar? cf. Kāšγarī), K'o-ta 渴達 **k'ât-d'ât*, etc., qui ont quelque trente mille soldats. A l'est et à l'ouest de la Mer de Tö-yi 得𪀄疑 **tək-ngji* (*täŋiz*, «mer»?), il y a les Sou-lou-kie 蘇路羯 **suo-luo-kịät*, les San-so Yen-mie 三索咽蔑 **sâm-sâk ·ịen-miet* [17], les Ts'ou-long-hou 促隆忽 **ts'ịwok-lịung-xuət*, et autres clans, plus de huit mille (soldats). A l'est de Fou-lin 拂菻 (Byzance), il y a les Ngen-k'iu 恩屈 **·ən-k'ịuət*, les A-lan 阿蘭 **·â-lân* (Alan), les Pei-jou 北褥 **pək-ńźịwok*, les Kiu-li-fou 九離伏 **kịəu-ljie-b'ịuk*, les Wou-houen 嗢昏 **·uət-xuən*, etc., près de vingt mille hommes. Au sud de la Mer Septentrionale 北海 (lac Baïkal), les Tou-po 都波 **tuo-puâ* (Tupa) [18], etc. Bien que les clans soient distincts, leur nom général est T'ie-lo. Comme, de plus, ils n'ont pas de chef, ils dépendent séparément à l'est et à l'ouest des deux T'ou-kiue... »

La confédération des Neuf Clans comptait dès les premières mentions les tribus *t'ie-lo* suivantes : 1° Uyγur; 2° P'ou-kou 僕固 **b'uok-kuo* = *Boqu ou 僕骨 **b'uok-kuət* = *Boqut (pluriel?), Bākū en khotanais; 3° Houen 渾 **γuən* = Xun/Qun [19]; 4° Bayarqu/Bayîrqu; 5° Toŋra; 6° Sseu-kie 思結 **si-kiet* = *Sîqîr/Sîqar [20]; 7° K'i-pi 契苾 **k'iei-b'iet* (cf. *supra*, n. 12); et 8° A-tie 阿跌 **·â-d'iet* ou Hie-tie 跬跌 **γiet-d'iet* = Ädiz (cf. n. 13). D'autres tribus aussi, au moins quatre ou cinq, paraissent en avoir fait partie également à différents moments, et sans doute, comme le suggère M. Pulleyblank, la confédération s'est-elle quelque peu modifiée au cours des années dans sa composition exacte, tout en gardant sa structure de neuf divisions [21].

Le nom des « Neuf Clans » figure dans les sources chinoises pour la première fois à propos d'événements de l'année 629-630 : Hie-li 頡利 Qaghan des T'ou-kiue, battu par les Chinois, songerait à chercher refuge au nord du désert (le Gobi) auprès des « Neuf Clans » [22]. Or, l'absence avant cette date de la moindre allusion aux « Neuf Clans » ou Toquz-Oγuz dans les sources chinoises, comme dans toute autre source, suggère que la confédération n'avait jusqu'alors que peu vécu; et en fait certains textes chinois donnent à penser, que les « Neuf Clans » se sont organisés effectivement au début du VII^e^ siècle. Voici ce qu'écrit notamment le *T'ang chou* (CCXVII 上, 1 r°) dans le commencement de sa notice sur les Uyγur : « Pendant la période *ta-ye* (en 605), Tch'ou-lo Qaghan [des T'ou-kiue Occidentaux, qui siégeait dans les environs de la rivière Ili] s'attaqua

aux tribus *t'ie-lo* et confisqua leurs biens. Comme, en plus, il craignait leur ressentiment, il rassembla leurs chefs au nombre de plusieurs centaines et les extermina tous. Alors les Wei-ho 韋紇 **jwɐi-ɣuət* (= la transcription du nom Uyγur à l'époque des Souei), rassemblant les P'ou-kou (*Boqut), les Toŋra, et les Bayarqu, se révoltèrent. Ils se firent eux-mêmes *k'i-kin* (*irkin*, cf. p. 26 et n. 10), et s'appelèrent Houei-ho 回紇 (la transcription du nom Uyγur à la première période des T'ang) ». Le passage parallèle du *Kieou T'ang chou* (CXCV, 1 r°) est traduit par Chavannes, *Documents*, 89, et par Liu Mau-tsai, *Nachrichten*, 350. On peut penser, d'ailleurs, que ces textes des deux *T'ang chou* sont en grande partie résumés du récit plus détaillé de ces événements que fait le *Souei chou* (LXXXIV, 8 v°) dans la suite de sa notice sur les T'ie-lo (dont la première partie est traduite *supra*, p. 26) : « La première année *ta-ye* (605), Tch'ou-lo Qaghan des T'ou-kiue attaqua les tribus *t'ie-lo*, et, à titre d'impôts, collecta leurs biens en quantité. Comme, de plus, il soupçonnait les Sie Yen-t'o 薛延陀 et les autres, craignant qu'ils ne fissent un soulèvement, il rassembla leurs chefs au nombre de plusieurs centaines et les extermina tous. A la suite de cela, [les tribus *t'ie-lo*] se révoltèrent aussitôt contre Tch'ou-lo. Alors, elles installèrent le *k'i-li-fa* 俟利發 (*eltäβär*) [23] *k'i-kin* 俟斤 (*irkin*) K'i-pi 契弊 (un des Neuf Clans; cf. n. 12 et p. 27) Ko-leng 歌楞 [24] comme Yi-wou-tchen 易勿眞 **i̯äk-mi̯uət-tśi̯ĕn* Mo-ho 莫何 **mâk-ɣâ* (*baγa*) [25] Qaghan, avec, pour siège, le mont T'an-han 貪汗 [26]. D'autre part, elles installèrent Ye-tie 也咥 (*Yädiz = Ädiz; cf. n. 13), le fils [27] de l'*irkin* intérieur 內 des Sie Yen-t'o, comme petit qaghan. Or, une fois Tch'ou-lo Qaghan abattu, Mo-ho (Baγa) Qaghan commençait à devenir puissant. Mo-ho (Baγa) était d'un courage sans égal et jouissait d'une popularité extrême. Il était craint des pays voisins; les pays de Yi-wou (Xamïl), de Kao-tch'ang (Qočo), et de Yen-k'i (Argi) se mirent tous sous sa dépendance ». Peu de temps après, cependant, à partir de 611 environ, comme les T'ou-kiue de l'Ouest et de l'Est étaient redevenus forts, les Sie Yen-t'o et les K'i-pi, ainsi que les tribus *t'ie-lo* dans l'Altaï, durent se soumettre de nouveau aux T'ou-kiue Occidentaux, tandis que les Uyγur avec cinq autres tribus qui se trouvaient dans l'Ötükän en Haute Mongolie, les Bayarqu, les Ädiz, les Toŋra, les *Boqut, et les Si Blancs 白霫 se rattachèrent aux T'ou-kiue Orientaux. Vers 628, des troubles ayant éclaté chez les T'ou-kiue Occidentaux, les Sie Yen-t'o allèrent se mettre sous la dépendance des T'ou-kiue Orientaux; mais comme ces derniers étaient devenus faibles, les Sie Yen-t'o se retournèrent bientôt contre eux et fixèrent leur quartier général au pied du mont Ötükän. En 630, après l'effondrement des T'ou-kiue Orientaux, les

Sie Yen-t'o, poursuivant leur route vers l'est, regagnèrent leur ancien pays au sud de la rivière Tola, où ils fondèrent leur capitale. Pendant une quinzaine d'années autour de 630-645, les Sie Yen-t'o et les Uyγur partageaient le pouvoir en Haute Mongolie, apparemment en bonne entente, quoique les premiers semblent avoir dominé. En 646, cependant, les forces coalisées des Uyγur et des Chinois mirent pratiquement fin à l'existence des Sie Yen-t'o en tant que tribu, et la Haute Mongolie resta aux Uyγur à la tête des «Neuf Clans» [28].

Je présume donc, à la lumière des sources chinoises, que peu après l'an 600, à une époque où de graves conflits déchiraient les T'ou-kiue, neuf tribus des T'ie-lo, parmi lesquelles les Uyγur, les *Boqut, les Toŋra, les Bayarqu, les Xun et les *Sîqar se trouvant en Haute Mongolie, se seraient organisées en une confédération dite des *Toquz-Oγuš, « Neuf Clans ». Si, toutefois, il fallait songer à une date autre que les années 600-605 pour la création de cette confédération, la plus vraisemblable serait sans nul doute la période de 628-630, qui voit l'effondrement de l'empire des T'ou-kiue Orientaux à la suite de la défection des tribus *t'ie-lo*. Par ailleurs, rien n'interdit, apparemment, de penser que les Sie Yen-t'o et les K'i-pi (et les Ädiz?) aient aussi fait partie des Neuf Clans dès le début; peut-être faut-il même comprendre qu'au moment d'installer les deux qaghans *t'ie-lo* dans le nord du Turkestan Chinois, ces tribus auraient simultanément organisé sous leur direction la confédération des Neuf Clans.

A la période suivante, dans les inscriptions *t'ou-kiue* en caractères runiformes, rédigées autour de 720-740, le nom Oγuz se rapporte, partout où il figure, à la confédération des Toquz-Oγuz, conformément à l'hypothèse Oγuz < Toquz-Oγuz < *Toquz-Oγuš. Vers 744, les Uyγur, le plus puissant des Neuf Clans, mirent fin à la domination des T'ou-kiue pour fonder, au nom des Neuf Clans ou Toquz-Oγuz, un nouvel empire. Or, dans l'inscription de Šine-usu, composée vers l'année 760 pour célébrer le règne du Qaghan *uyγur* Täŋridä Bolmîš El Etmiš Bilgä (747-759) de l'Empire des Neuf Clans, on rencontre, notamment à deux reprises (côté Est, l. 1 et 3; cf. « Runeninschriften », 16 à 19), l'expression Säkiz Oγuz, c'est-à-dire « les huit Oγuz »; mais il ressort assez clairement du contexte que les Säkiz Oγuz sont, toujours dans le cadre des Neuf Clans, les huit clans autres que les Uyγur sur lesquels le Qaghan *uyγur* s'efforce d'asseoir son autorité après la mort de son père, le fondateur de l'empire. Cet empire dominé par les Uyγur est qualifié, vers 820, de 九姓迴鶻 « *uyγur* des Neuf Clans » dans l'inscription de Qara-Balgassun, version chinoise, lignes I et V, qui figure sur une stèle trouvée dans l'ancienne

capitale *uyγur* sur l'Orkhon. De la même façon, les auteurs musulmans commencent dès la fin du VIII^e siècle à employer régulièrement le terme Toquzγuz [29], c'est-à-dire Toquz-Oγuz, « Neuf Clans », pour désigner l'empire *toquz-oγuz* fondé par les Uyγur, dont le siège, d'abord sur l'Orkhon, est transporté après 840 vers l'ouest dans la région des T'ien-chan au Turkestan Chinois. Pour ce qui est des Γūz ou Γuzz, selon les sources musulmanes, ces tribus de langue turque sont arrivées au cours des dernières années du VIII^e siècle dans les steppes entre le lac Balkach et la Mer Caspienne, en venant des marches de l'Est (*var.* « du pays *toquzγuz* »), des territoires turcs les plus lointains [30]; il s'agirait tout naturellement de tribus *oγuz*, membres de la confédération des Toquz-Oγuz, qui auraient, alors que l'empire *toquz-oγuz* était à son apogée, poussé un rameau vers l'ouest dans une région déjà habitée depuis longtemps par des tribus appartenant comme elles au groupe *t'ie-lo* (cf. *supra*, p. 26-27).

Revenons maintenant à notre point de départ aux alentours de l'an 600, date présumée de la formation de la confédération des Toquz-Oγuz ou Neuf Clans, pour remonter le temps à la recherche d'une preuve valable de l'existence d'un peuple nommé Oγuz à l'époque antérieure. Car il va sans dire que, si les Oγuz avaient préexisté aux Toquz-Oγuz, ceux-ci proviendraient manifestement de ceux-là, et, du coup, notre hypothèse *Toquz-Oγuš > Toquz-Oγuz > Oγuz ne serait plus soutenable.

Voyons d'abord dans les sources chinoises les transcriptions qui sont généralement considérées comme des exemples anciens du nom Oγuz. Dans son œuvre fondamentale de 1896, *Inscriptions de l'Orkhon déchiffrées*, V. Thomsen a écrit (p. 148) : « Toutefois, dans les anciens temps, nous trouvons aussi, et dans le même sens, la forme de Wou-ho [烏 紇] ou Wou-hou [烏 護], qui, selon moi, correspond non pas à Ouigour, *Ujγur*, en turc, mais à *Oγuz*, Ogouz ». A la première page de son *Die chinesische Inschrift auf dem Uigurischen Denkmal in Kara Balgassun*, également de 1896, le sinologue Gustav Schlegel approuva sans ambages : « Der Stamm des Ungir [袁 紇] ward auch O-gu (烏 護) genannt, worin Thomsen (*Inscript. de l'Orkhon*, S. 148) ganz richtig den Namen *Oguz* vermuthet hat... » Depuis lors, et jusqu'à l'heure actuelle, cette façon de voir a été adoptée purement et simplement par toute une suite de savants, et parmi les meilleurs [31].

Voici, au début de la notice du *T'ang chou* sur les Uyγur (CCXVII 上, 1 r°), le texte auquel on se référait : « Yuan-ho 袁 紇 **jiwɔn-γuət* se disait aussi Wou-hou 烏 護 **·uo-γuo* et Wou-ho 烏 紇 **·uo-γuət*,

et, dès l'époque des Souei (581-617), se disait Wei-ho 韋紇 **jwei-γuət*». Yuan-ho est censé représenter le nom des Uyγur à l'époque des Wei T'o-pa (386-558) [32], comme Wei-ho transcrivait ce nom sous les Souei. Quant aux formes Wou-hou et Wou-ho, que des savants modernes ont prises pour des transcriptions de « Oγuz », les rédacteurs du *T'ang chou*, qui travaillaient au milieu du XIe siècle, les doivent manifestement à une remarque insérée dans la notice sur les Kie-kou 結骨 **kiet-kuət* (Qîrqîz = Kirghiz) du *T'ang houei yao* (c, 5 vo), rédigé au milieu du Xe siècle, que voici : « Actuellement, il y en a qui changent la désignation [Kie-kou, transcription usuelle sous les T'ang du nom Qîrqîz,] en Ho-hi-sseu 紇扢斯, lequel apparaît, d'ailleurs, comme un vieux nom des barbares du Nord. Je note que les histoires dynastiques racontent à propos des tribus *t'ie-lo* : ' A l'ouest de Yi-wou et au nord de Yen-k'i, le long des Monts Blancs, il y a les K'i-pi 契弊, les Wou-hou 烏護 et les Ho-kou 紇骨 '. Ce K'i-pi, c'est justement K'i-pi 契苾 ; et puis Wou-hou 烏護 (VII *·*uo-γuo* > X *·*uo-xuo*) est Wou-ho 烏紇 (VII *·*uo-γuət* > X *·*uo-xor*), qui est devenu par la suite Houei-hou 迴鶻 (VII **γuâi-γuət* > X **xuâi-xor* = Uyγur); et ce Ho-kou 紇骨 (VII **γuət-kuət* > X **xor-kor*), c'est justement Ho-hi-sseu 紇扢斯 (VII **γuət-χiət-siẹ* > X **xor-xir-si*)... » La phrase citée des histoires dynastiques, où l'auteur de cette remarque a cru reconnaître en Ho-kou une vieille transcription du nom des Qîrqîz comparable à la transcription nouvelle à son époque de Ho-hi-sseu, est extraite de la notice sur les T'ie-lo traduite ci-dessus (p. 26), que comportent à la fois le *Souei chou* et, avec quelques variantes, le *Pei che*, tous deux compilés autour de 630, sans que l'on sache lequel a copié ce texte de l'autre.

L'identification de Wou-hou 烏護 avec Uyγur que prétend établir le *T'ang houei yao* n'a évidemment rien de vraisemblable, d'autant moins que les Uyγur sont déjà nommés plus haut dans la même notice sur les T'ie-lo sous la forme Wei-ho 韋紇. Quant à l'identification de Wou-hou avec Oγuz, proposée par des orientalistes modernes, elle me paraît bien problématique pour les raisons suivantes : 1o Il n'est pas du tout démontré qu'il faille couper la liste de transcriptions de noms de tribus *t'ie-lo*, en grande partie non identifiée, comme l'a fait le rédacteur du *T'ang houei yao* pour en extraire Ho-kou 紇骨, VII **γuət-kuət*, dans lequel il croit reconnaître l'équivalent ancien (du VIe siècle) de Ho-hi-sseu 紇扢斯 (VII **γuət-χiət-siẹ* > X **xor-xir-si*), transcription de Qîrqîz ou Xîrxîz à son époque, le Xe siècle. D'ailleurs, pour autant que je sache — et en dépit de ce qui est raconté dans le début de la notice sur les Qîrqîz du *T'ang chou* (CCXVII 下, 7 vo), visiblement inspiré tou-

jours par ce texte du *T'ang houei yao* — les Qïrqïz ne faisaient pas partie des T'ie-lo, et n'habitaient pas non plus dans les T'ien-chan au VI^e-VII^e siècle; 2° Au lieu de Wou-hou 烏護, leçon du *Pei che*, le *Souei chou* a Wou-houan 烏讙 *·*uo-xuân*, ce qui ressemble à une transcription du nom des Wou-houan 烏桓 *·*uo-γuân* ou Wou-wan 烏丸 *·*uo-γuân*, peuple bien connu à l'époque des Han et des Trois Royaumes, dont il subsistait encore des restes au X^e siècle [33]. Bien qu'on situe les Wou-houan généralement en Mongolie orientale, il ne semble pas impossible que des tribus détachées de ce groupe aient pu se trouver dans les T'ien-chan au VI^e siècle; 3° Wou-hou, *·*uo-γuo*, qui rend en fait *uγu* ou *oγu*, serait une transcription incomplète de « Oγuz »; l'on pourrait y voir, tout aussi bien, par exemple, *oγul*, *oγuš*, *oγur*, etc.

Wou-ho 烏紇 *·*uo-γuət*, que le rédacteur du *T'ang houei yao* présente comme la forme ancienne de Houei-hou 迴鶻 *γuâi-γuət, « Uyγur » (mais ne songeait-il pas plutôt à Houei-ho 迴紇, la transcription officielle d'Uyγur pendant la première moitié de la période T'ang?), est tout bonnement le nom que les sources chinoises attribuaient au neveu (fils du frère) du Qaghan *uyγur* T'ou-mi-tou, qui assassina celui-ci en 648 [34]. Que Wou-ho représente ou non « Oγuz » n'affecte en rien l'hypothèse Oγuz < Toquz-Oγuz, puisqu'en 648 les Toquz-Oγuz existaient déjà depuis un certain temps; mais je crois, en fait, qu'il s'agissait d'une transcription de « Oγul ». *Oγul*, dont le sens premier est « (un) descendant », était chez les peuples turcs anciens un haut titre, porté vraisemblablement par les princes du sang qui n'étaient pas de la lignée, comme, plus tard, les Ulan (< turc *oγlan*, pl. d'*oγul*) de la Horde d'Or [35]. D'ailleurs, je relève d'autre part dans le *Ts'ö fou yuan kouei* (CMLXXI, 8 r°, 9 v°; CMLXXV, 9 v°, 13 r°, 14 r°, 17 v°), sous des années allant de 729 à 738, une transcription tout à fait équivalente du nom d'ambassadeurs *t'ou-kiue* et autres à la cour de Chine, Wou-hou Ta-kan 烏鶻達干 *·*uo-γuət d'ât-kân*, qui a bien l'air de correspondre à Oγul Tarqan, titre d'un ambassadeur venu en 731 aux funérailles de Köl *tegin* [36].

On a voulu voir les Oγuz aussi dans les noms de deux peuples distincts et contemporains cités dans les sources chinoises dès les premiers siècles avant notre ère, qui sont les Hou-kie 呼揭 (archaïque *xo-g'i̯at*) ou Wou-kie 烏揭 (archaïque *·o-g'i̯at*), situés à l'ouest de la Mongolie, et les Wou-houan 烏桓 (archaïque *·o-g'wân*) ou Wou-wan 烏丸, à l'est de la Mongolie [37]. Plus exactement, Hou-kie ou Wou-kie correspondrait, selon M. Németh, à *Oγur, la prétendue variante de Oγuz. Or, si les formes archaïques *xo-g'i̯at*/*·o-g'i̯at* rendaient effectivement « Oγur » — ce qui reste à démontrer — peut-être les mêmes formes devaient-

elles servir également pour transcrire « Uyγur » [38]. En effet, pour noter la syllabe *uy-*, le chinois archaïque ne disposait pas, semble-t-il, de phonème plus apte que *·o* ou *xo*, puisque les caractères à *-i* finale en chinois ancien, comme *wei* 韋 VII **jwe̯i* et *houei* 迴 VII **γuâi*, qui notaient le « Uy- » de Uyγur à l'époque médiévale, étaient encore pourvus en chinois archaïque d'une consonne finale : **gi̯wər* et **g'wər*, d'après Karlgren [39]. Cependant, il me paraît bien hasardeux, en fait, de prétendre identifier les transcriptions en question, comme beaucoup de cette période lointaine, avec un nom quelconque de peuple étranger, tant que ne seront pas mieux connues la prononciation des caractères et les habitudes de transcription en Chine à l'époque archaïque, ainsi que la prononciation contemporaine des noms étrangers qui auraient pu faire l'objet de transcriptions.

Passons à présent aux sources byzantines, où l'on aurait relevé pour les Ve-VIIe siècles des traces nettes et abondantes des Oγuz, toujours sous la forme de la prétendue variante *Oγur. Il s'agit notamment du nom de tribu Ουγούρ (Uγur), Ογώρ (Oγor), Ουιγούρ (Uiγur), ou Ουιγόρ (Uiγor), qui est précédé dans la plupart des cas par On- ou Un-, représentant sans doute le turc *on*, « dix » : Ονόγουρ (On-Oγur), Ονουγούρ (On-Uγur), Ονογόρ (On-Oγor), Ουνιγούρ (Un-Iγur), Ουνιγόρ (Un-Iγor), Ουνουγούρ (Un-Uγur), Ουννουγούρ (Unn-Uγur) [40]. Voici résumés et analysés les textes byzantins concernant ces tribus :

I. Entre 461 et 465, les Saraγur, les Uroγ, et les On-Oγur envoyèrent pour la première fois une ambassade auprès des Byzantins. Ces peuples étaient depuis peu arrivés de l'Est, d'où les avaient chassés les Saβîr, eux-mêmes expulsés par les Aβar, qui avaient été contraints à l'émigration par des peuples habitant les rives de l'Océan. Les Saraγur étaient arrivés à la recherche d'un pays chez les Huns Akatzir, qu'ils réussirent à subjuguer [41].

— Le nom des Saraγur, Σαράγουροι, en syriaque Sarūrgūr, est probablement à analyser en *sarîγ*, « jaune, blanc », + (U/O/Ui/I)γur, le nom dont les diverses formes sont données ci-dessus [42]. Ce nom de peuple ressemble plus qu'à tout autre à celui des Sarîγ-Uyγur, « les Uyγur Jaunes », dont la présence dans les régions au nord-ouest de la Chine est attestée depuis le XIe siècle jusqu'à nos jours [43]. Les Saraγur/Sarūrgūr ne figurent dans les sources byzantines que pour la période allant de 461 à 550 environ.

IMPRIMERIE NATIONALE.

— La forme Οὔρωγ (Uroγ) est généralement considérée comme une faute pour *Ουγωρ (*Uγor), soit le même nom de tribu que Uγur/Oγor/Uiγur.

— Avant leur expulsion par les Aβar, l'habitat des Saβîr était vraisemblablement aux environs de l'Irtiš ou, à tout le moins, quelque part en Sibérie occidentale entre l'Altaï et l'Oural [44].

— Quant aux Aβar, tout laisse supposer leur identité avec le peuple surnommé Jou/Jouan-jouan 蠕蠕 par les Chinois[45], qui seraient, eux, tout naturellement « les peuples habitant les rives de l'Océan ». En effet, vers 458-459, une puissante armée chinoise sous la conduite de l'Empereur des Wei T'o-pa traversa les grands déserts au nord de la Chine et mit en déroute les Jouan-jouan : plusieurs milliers d'entre eux se soumirent aux Chinois, mais la plupart s'enfuirent dans des régions lointaines du Nord (cf. le *Wei chou*, CIII, 3 v°).

— Les Akatzir (*var.* Akatir, Katzir, Agazir) sont mentionnés pour la première fois sous l'année 448 comme des tribus habitant au nord de la Mer Noire, près de la Mer d'Azov, alliées aux Huns d'Attila. Ils ne figurent plus dans les sources après 466, date à laquelle ils furent attaqués de nouveau par les Saraγur, en route vers le Caucase pour une campagne contre les Perses [46]. Or, à mon sens, il est presque évident que les Akatzir des textes byzantins étaient en réalité des *Aq-Qazîr, « Qazîr Blancs », et qu'il s'agissait probablement des aïeux des Khazar, ou tout au moins d'une partie des Khazar, dont il est beaucoup question dans la même région à partir du siècle suivant (cf. *infra*) [47].

Ainsi, il apparaît que la grande attaque chinoise lancée en 458-459 au-delà du Gobi contre le pays des Jouan-jouan ou Aβar provoqua, en refoulant ceux-ci vers le nord ou le nord-ouest, un vaste mouvement de tribus nomades à travers toute l'Asie Centrale d'est en ouest, à la suite de quoi les Saraγur, les *Uγor, et les On-Oγur, tribus visiblement apparentées, arrivèrent dans la région au nord du Caucase. Le texte byzantin laisserait penser que ces tribus habitaient à l'ouest des Saβîr en Sibérie occidentale, mais peut-être ne s'agissait-il là que de l'avant-dernière étape, qui serait la seule connue des Byzantins, d'une migration partie de bien plus loin à l'est.

II. D'après Jordanes, qui écrivit en 551, et Agathias, vers 552, les On-Oγur/Uiγur se trouvaient pendant la première partie du VI^e siècle dans la région située au nord du Caucase[48]. D'autre part, une compilation anonyme de 569 en syriaque fait suivre la mention des Ūn(.)gūr

d'une liste de douze tribus — dix, si l'on déduit les noms des Ūgur et des Sarūrgūr, sans doute synonymes des Ūnugūr — qui apparaissent ainsi comme associées, sinon subordonnées, aux On-Oγur/Uiγur : Ūg(u)r, Sab(ï)r, Būrg(a)r (= Bulgar), Kūrtrg(u)r (= Kuturgur), Ab(a)r, Kas.r, Dïrm.r, Sarūrgūr, Bāgrsïq, Kūls, Abd.l, Ept(a)līt [49].

— Les Saβïr se trouvaient depuis au moins le début du VIe siècle dans la région du Caucase, où ils seraient arrivés à la suite des Oγur/Uiγur, après les avoir chassés *circa* 460 de la Sibérie méridionale. Tout laisse supposer qu'au VIe siècle les Saβïr, ainsi probablement que les Hephthalites (Ept(a)līt), vivaient, sinon en alliance, du moins en bons termes, avec les On-Oγur/Uiγur dans les régions autour de la Caspienne. Cf. « Migration », 19; *Byzantinoturcica*, I, 68.

— Les Bulγar sont mentionnés pour la première fois dans les sources byzantines sous l'année 480, soit peu après l'arrivée des On-Oγur/Uiγur dans l'Ouest, et par la suite sont fréquemment signalés sur les frontières septentrionales de l'État byzantin, depuis le Caucase jusqu'au Danube et au-delà. Au début du VIIe siècle, ils devaient fonder au nord de la Mer Noire un État appelé la Grande Bulgarie, en union, paraît-il, avec les On-Oγur/Uiγur. Cf. *Byzantinoturcica*, I, 108.

— La tribu Kuturγur/Kutriγur/Kotraγur était, d'après les sources byzantines, parente de la tribu Uturγur/Utriγur/Utiγur/Utiγer, l'une habitant à l'ouest et l'autre à l'est du Don au début du VIe siècle. Pendant toute la période autour du VIe siècle, d'ailleurs, les deux tribus se trouvaient plus ou moins associées aux On-Oγur/Uiγur dans les territoires au nord du Caucase et de la Mer Noire. Au VIIe siècle, les Kuturγur sont censés avoir fait partie de la Grande Bulgarie dans la même région. Cf. *Byzantinoturcica*, I, 66, et II, sous Kutriγur et Utiγur; « Onoguren », 75-80.

— Les Aβar firent irruption au Caucase, dans le voisinage des Alan, en 558 pour la première fois, et auraient peu après remporté une victoire sur les Un-Iγur, les Zal (?), et les Saβïr [50]. L'apparition soudaine des Aβar à l'Ouest suivait de peu la destruction à l'Est, au cours des années 551-555, de l'empire des Jouan-jouan aux mains des T'ou-kiue et des Chinois, et c'est bien une raison de plus pour identifier les Aβar avec les Jouan-jouan [51]. Or, Theophylaktos Simokattes, écrivant vers 630, raconte à propos de leur arrivée dans le Caucase en 558 que ces Aβar-là n'étaient que des « Pseudo-Aβar », et qu'en réalité il s'agissait de deux tribus, les Ουαρ (Uar) et les Χουν (Xun), qui fuyaient devant les T'ou-

kiue et qui appartenaient au groupe des Oγωρ (Oγor/Uiγur), dont l'habitat était vers l'orient [52]. Qu'on croie ou non à cette curieuse histoire de « Pseudo-Aβar », qui a l'air de quelque malentendu, on peut prendre plus au sérieux les indications relatives aux tribus Uar, nom qui ressemble à une déformation de « Aβar », et Xun, nom à la fois des Huns et d'un des Neuf Clans des T'ie-lo (cf. la note 19), lesquelles, étant membres du groupe oriental des Oγor/Uiγur, devaient fuir devant les T'ou-kiue. En effet, il ressort des sources chinoises que les Aβar comme les Xun appartenaient au VI^e^ siècle à la même confédération de tribus *t'ie-lo* que les Uyγur et qu'ils s'opposaient aux T'ou-kiue (cf. *infra*, p. 47).

— Les Khazar figurent dans l'histoire byzantine sous l'année 625 en tant qu'alliés de Byzance contre les Perses dans le Caucase. On les qualifie de « Turcs Orientaux », ce qui voulait dire probablement Turcs, au sens général du terme, originaires de l'Est, et non pas nécessairement membres de la confédération des T'ou-kiue Orientaux. Quoi qu'il en soit, dans l'Ouest, ils prendront désormais la place des T'ou-kiue Occidentaux, et, étendant leur empire depuis la Caspienne, engloberont vers le milieu du VII^e^ siècle la Grande Bulgarie au nord de la Mer Noire, jusqu'alors pays des Bulγar, des On-Oγur/Uiγur, des Kuturγur, etc. Cf. *Byzantinoturcica*, I, 81, 82 et 534; Chavannes, *Documents*, 252-256.

— Je laisse de côté les quatre noms Dīrm.r, Bāgrsīq, Kūls, et Abd.l, dont l'identification prête à discussion.

III. En 569, les Uγur se trouvant au nord du Caucase et à l'ouest de la Volga étaient soumis au Qaghan des T'ou-kiue, d'après le rapport de Zemarchos, l'ambassadeur byzantin qui avait traversé cette région en revenant de la cour des T'ou-kiue [53]. En 576, d'autre part, le Qaghan des T'ou-kiue déclara à l'ambassadeur byzantin Valentinos qu'il avait soumis les Un-Iγur [54]. Enfin, à propos d'une lettre reçue en 598 du Qaghan des T'ou-kiue dans laquelle il racontait ses victoires (et celles de ses prédécesseurs), Theophylaktos Simokattes écrit : « Le Kagan aborda alors une autre entreprise [après avoir vaincu les Aβar = Jouan-jouan, qui durent se réfugier en Tauγast = Taβγač = la Chine et en Moukri = la Corée], et soumit tous les Ogôr (Oγώρ = Ouigour); ce peuple était au nombre des plus vigoureux grâce à sa nombreuse population et à sa pratique des armes à la guerre; ces gens ont leur habitat vers l'orient, là où coule le fleuve Til (Τίλ) que les Turcs ont coutume d'appeler Noir; les plus anciens chefs de ce peuple s'appelaient Ouar et

Khounni (Ουαρ καὶ Χουννί); c'est d'eux que quelques-unes de ces populations qui s'appellent Ouar et Khounni ont tiré leur nom [55] ».

— Il ressort de ces textes, d'une part, que les formes Uγur, Oγor, et Un-Iγur désignaient un même peuple, et, d'autre part, que l'habitat principal de ce peuple nombreux, dont une partie s'était installée dans la région au nord du Caucase, était situé beaucoup plus à l'est.

IV. Les On-Oγur/Uiγur auraient constitué l'élément principal de la « Grande Bulgarie », fondée au début du VII^e siècle dans la région autour de la Mer d'Azov [56]. Au milieu du VII^e siècle, lors de la conquête de ces territoires par les Khazars, une partie des On-Oγur/Uiγur auraient fui avec une partie des Bulγar vers l'Ouest, où les deux peuples associés auraient formé la nation des Bulγar du Danube [57]. D'autres On-Oγur/Uiγur étaient sans doute restés, cependant, près de la Mer d'Azov dans l'État des Khazar, où il y avait également des Bulγar, car un document ecclésiastique du VIII^e siècle fait mention pour la Crimée d'un évêché des On-Oγur/Uiγur [58]. Les On-Oγur/Uiγur restés au nord de la Mer Noire auraient fourni un élément de la nation hongroise, qui fait son apparition dans la région à partir du IX^e siècle, et le nom même de « Hongrois », soit Ugri, Ungar, etc. que donnaient les Européens aux Magyars dès les premiers contacts, proviendrait de « On-Oγur » [59]. Quoi qu'il en soit, les On-Oγur/Uiγur ne figurent plus dans l'histoire, selon les sources byzantines, après la première partie du VIII^e siècle [60].

La question de savoir quel nom de peuple représentent les formes Uγur/Oγur/Uiγur/Iγur des sources byzantines est jusqu'ici restée principalement du ressort des finno-ougristes et d'autres qui recherchaient les origines du peuple hongrois. En effet, on s'est emparé dès le XIX^e siècle des (On-)Oγur dans la tentative d'expliquer le nom « Hongrois », dont l'étymologie, soit dit en passant, paraît toujours peu claire; et les origines des « Oγur », les relations présumées entre eux et des ancêtres des Hongrois, etc. ont donné lieu à beaucoup de spéculations jusqu'à ce jour [61]. C'est ainsi que les spécialistes s'accordaient dès le départ pour reconnaître en *Oγur la forme rhotacisante d'Oγuz, lequel était, naturellement, entendu comme un nom très ancien et quasiment général du peuple proto-turc [62]. Ce rhotacisme, c'est-à-dire l'altération de *-z* en *-r*, aurait été le fait d'une variété de vieux turc du même type aberrant que le čuvaš moderne, petit dialecte turc de la haute Volga, à la latitude de Moscou; et l'on cite comme dialectes rhotacisants, ancêtres du čuvaš, notamment le vieux bulγar et le khazar, que parlaient des populations

turques plus ou moins associées aux On-Oγur/Uiγur autour du VII^e siècle dans le territoire au nord de la Mer Noire et du Caucase [63]. Il n'en reste pas moins que l'on ne connaît, en fait de textes turcs anciens rhotacisants, que quelques inscriptions de pierres tombales de la fin du XIII^e et du début du XIV^e siècle, qui proviennent justement du pays *čuvaš* sur la haute Volga [64]. Qui plus est, on n'a jamais rencontré nulle part de variante *Oγur du nom Oγuz, en dehors de l'exemple contesté des sources byzantines. Ainsi, l'identification des formes byzantines Uγur/Oγur/Uiγur/Iγur avec une prétendue variante *Oγur d'Oγuz ne repose, en dernière analyse, que sur une ressemblance partielle entre ces formes et Oγuz, dont il n'y a pas lieu de tenir compte aussi longtemps qu'on ne possèdera pas d'indice plus sérieux du caractère rhotacisant du parler des « Oγur » aux environs du V^e siècle.

Or, il y a un autre nom de peuple auquel (On-)Uγur/Oγur/Uiγur/Iγur fait surtout penser, à savoir (On-)Uγyur! Radloff, dès 1891, n'a pas hésité à faire cette identification dans la revue qu'il fit des différentes sources anciennes, byzantines comprises, concernant les Uyγur, qui est placée en guise d'introduction au début de son *Kudatku Bilik, Theil I, Der Text in Transcription* (cf. p. LXXII à LXXVI). En 1898, Marquart pensait comme Radloff, mais se ravisa par la suite [65]. De même, Chavannes partageait cet avis dans ses *Documents sur les Tou-kiue Occidentaux*, 247 et 251. En 1900, Grenard observe : « Les écrivains byzantins les connaissent au V^e siècle (Priscus) et au VI^e (Ménander) sous les noms de Οὐόγουροι (*On Ouigour*, une des deux grandes divisions de Ouigour, l'autre étant formée par les Toḳouz Ouigour), de Οὐτίγουροι (*Utiger*, اوتيكر, une des dix tribus des On Ouigour, selon Rèchîd-oud-dîn), de Σαράγουροι (*Sarygh Ouigour*, dont on trouve quelques clans plus tard à l'Ouest du Koukou-nor), de Κοτρίγουροι ou Κουτρίγουροι... [66] ».

Pour ce qui est de la correspondance phonétique, il y a bien Uiγur et Uiγor dans deux manuscrits de Menandros. A supposer, toutefois, que ce soient là des fautes de copiste pour Uniγur et Uniγor [67], il reste encore, pour expliquer que les Byzantins aient noté (On-)Uyγur par (On-)Uγur/Oγur/Iγur, le fait qu'il n'y avait pas de son *uy* dans le grec de l'époque byzantine. De ce fait, les Byzantins, ayant à rendre dans leur langue « On-Uyγur » ou « Uyγur », auraient recouru tantôt à *u/o*, tantôt à *i*, pour représenter la diphtongue *uy* du turc, à laquelle leurs oreilles n'étaient pas accoutumées.

D'ailleurs, il y a une raison supplémentaire de poids qui fait pencher pour la solution On-Uyγur : alors que les *On-Oγur = *On-Oγuz relèvent du seul domaine de la spéculation, les On-Uyγur ont bel et bien existé, et

leur réalité n'est pas douteuse. Dans les sources anciennes, en effet, le nom des On-Uyγur est bien attesté, et notamment par les documents que voici :

A. « On-Uyγur » figure au début de l'inscription de Šine-usu, le plus ancien document *uyγur* qui soit actuellement connu. Cette inscription du vieux turc en caractères runiformes que Ramstedt trouva en 1909 près d'un petit lac dit Šine-usu entre l'Orkhon et la Selenga fut composée vers l'an 760 pour célébrer le règne d'un important Qaghan de l'empire *uyγur,* Täŋridä Bolmïš El Etmiš Bilgä (747-759). Avant d'aborder la carrière du Qaghan, qui a dû commencer autour des années 735-740, on évoque dans les premières lignes de l'inscription l'histoire plus ancienne du peuple *uyγur,* et, en particulier, à la ligne 3, Nord : *suβ γt(?).nda q(a)lm(ï)šï bod(u)n onuyγur toq(u)zoγ(u)z üzä yüz yïl ol(u)rup...*, « les On-Uyγur, peuple (comprenant) ceux de [...] qui étaient restés dans la région (?) de la rivière [Selenga?], régnèrent pendant cent ans sur les Toquz-Oγuz, et... [68] ». Donc, au moment de la rédaction de l'inscription vers 760, la confédération des On-Uyγur était déjà plus que centenaire, et ce texte atteste ainsi l'existence des On-Uyγur depuis au moins le milieu du VII^e^ siècle. En fait, on doit supposer que le règne de cent ans des On-Uyγur auquel il est fait allusion commença plus tôt, vraisemblablement vers le début du VII^e^ siècle, qui fut dans l'ensemble, à l'exception de ses dernières années, un siècle de prospérité pour les Uyγur et d'abaissement pour les T'ou-kiue. L'instauration du règne des On-Uyγur sur les Toquz-Oγuz a dû, en effet, suivre de près le regroupement politique des tribus *t'ie-lo* qui s'opéra aux alentours de l'an 600, à l'occasion de la révolte de ces tribus contre les T'ou-kiue (cf. *supra,* p. 27-29). Il ressort de ce texte, par ailleurs, que les On-Uyγur en question ne représentaient que les tribus qui étaient restées sur la Selenga (ou sur une autre rivière de la région), alors qu'une autre partie de l'ensemble (des On-Uyγur?) aurait quitté la région. N'y a-t-il pas là une allusion à la migration *circa* 460 des On-Oγur = On-Uyγur vers l'Ouest?

B. « On-Uyγur » est encore attesté dans un manuscrit en écriture manichéenne trouvé à Qočo (Kao-tch'ang) [69], un centre *uyγur* depuis la fin du VIII^e^ siècle. La feuille mentionnant les On-Uyγur était détachée d'un livre de piété manichéen, vraisemblablement à dater du IX^e^ ou du X^e^ siècle, qui renfermait entre autres un texte bilingue *uyγur*-koutchéen. Voici la ligne en question, qui figure dans une postface précisant l'attribution du mérite religieux que le donateur avait acquis en faisant

copier le livre : *...tašddîn sîngar alqatmîš îdduq on uyγur elintä*, « ...sur le plan extérieur (= séculier, par opposition à religieux = intérieur), dans l'empire glorifié et saint des On Uyγur... ». Ce texte confirme que pour les Uyγur eux-mêmes, qu'ils fussent de l'Orkhon aux VII^e-VIII^e siècles ou de Qočo aux IX^e-X^e siècles, la forme pleine de leur nom, tout au moins lorsqu'on voulait insister sur son aspect politique, était On-Uyγur, « les Dix Uyγur ».

C. Les On-Uyγur sont nommés une fois de plus vers l'an 1300 par Rašīdu-'d-Dīn, qui résumait l'histoire ancienne des Uyγur d'après leurs propres livres [70]. Il écrit que dans leur pays d'origine de la Haute Mongolie il y avait, d'une part, dix rivières et, de l'autre, neuf rivières; que ceux qui habitaient près des dix rivières s'appelaient les On-Uyγur, « Dix Uyγur », tandis que ceux qui habitaient près des neuf rivières s'appelaient les Toquz-Uyγur, « Neuf Uyγur ». Le nom Toquz-Uyγur, que Rašīd ne mentionne plus, est vraisemblablement fautif pour Toquz-Oγuz, la confusion entre Uyγur et Oγuz étant particulièrement facile en écriture arabe [71]. Rašīd précise que les dix rivières, appelées aussi les On-Orqun, « Dix Orkhon », portaient les noms suivants : Īšg(i)l, Ūtīg(ä)r, Bōqr/Tōqīr, Ōrq(u)nd(u)r, Tūlār/Tūlū, Bādār/Tārdār, Adr/Awr, Ūč-Tābīn/Bāyin, Q(a)mlānǰu, et Ōtīkān. Il ressort de la suite du texte que Īšgil et Ōrqundur étaient en même temps des noms de tribus, comme sans doute la plupart des autres noms de la liste, à l'exception, toutefois, de Qamlānǰū, habité par la tribu Ōng, et de Ōtīkān (= Ötükän), habité par la tribu Q.h.n-Atī. Les nombreux clans étaient soumis uniquement à leurs propres petits chefs jusqu'au jour où, sentant le besoin d'une meilleure coordination, ils choisirent dans la tribu Īšgil un chef suprême nommé Mängü (« éternel ») Bay (« riche »), auquel fut donné le titre de *Ēl Ēlt.rīr/Ēlb.t.r* (sûrement pour *El-täbir*), et dans la tribu Ōrqundur un chef adjoint du titre de *Kōl Īrkīn* [72]. Ce règne dura cent ans. Il est à remarquer que cette élection de deux chefs, dont un *eltäbir* et un *irkin*, rappelle de manière frappante l'installation par les T'ie-lo au début du VII^e siècle d'un *eltäbir irkin* comme grand qaghan et d'un fils d'*irkin* comme petit qaghan (cf. p. 28), tandis que leur règne de cent ans évoque au surplus le règne centenaire des On-Uyγur sur les Toquz-Oγuz dont il est fait état dans l'inscription de Šine-usu (cf. p. 39).

D'autre part, Rašīd-'d-Dīn donne à trois reprises une étymologie du nom Uyγur, qui vaut peut-être plus cher qu'on ne l'a généralement estimé jusqu'ici. En effet, si, visiblement, « Uyγur » est dérivé, au moyen du suffixe *-γur* (*-γ°r/q°r*), qui devait anciennement former des participes

aoristes [73], d'un verbe *uy-*, on ne connaît pas, justement, de verbe *uy-* en vieux turc [74], et, par conséquent, la turcologie moderne n'a pu expliquer le nom des Uyγur. Or, selon Rašīd : 1° Uyγur possède en turc le sens de *behem peyvesten ve meded kerden*, « se joindre les uns aux autres et se prêter mutuellement aide »; et encore : 2° Ce nom Uyγur, qui est un mot turc, signifie en persan *bemā peyvest ve meded ve muʿāvenet kerd*, « il s'est joint à nous et nous a prêté aide et assistance » [75]. Tout le monde a vu ici le verbe signifiant « se mettre à la suite de, se conformer à », qui tendait de plus en plus à l'époque de Rašīd à se prononcer *uy-* dans les dialectes occidentaux, mais qui était en vieux turc *ud-*, et donc hors de cause [76]. Cependant, *ud-* ne répond pas exactement à la définition de Rašīd : dans *ud-*, il y a surtout l'idée de « suivre » et de « conformité », tandis que « se joindre les uns aux autres et se prêter mutuellement aide » évoque plutôt « alliance ». Or, il existe effectivement en vieux turc un mot *uya* au sens de « parent, allié », qui pourrait bien être un dérivé en *-a* [77] d'un verbe **uy-* signifiant « être allié avec ». Il y a de plus en vieux turc un mot *uyur/uy(a)r*, adjectif et substantif, qui paraît représenter l'aoriste du même verbe présumé **uy-*, « être allié, lié, attaché », bien que d'aucuns y voient l'aoriste du verbe *u-*, « pouvoir, être capable, puissant »; et, de fait, il semble difficile de trancher définitivement en faveur de l'une ou de l'autre interprétation, « alliance/attachement » soit « allié/fidèle », ou « pouvoir/influence » soit « puissant/noble », d'après les seuls contextes où figure *uyur/uy(a)r* [78]. Quoi qu'il en soit, à supposer l'existence en vieux turc d'un verbe *uy-*, « être allié », à côté du verbe *ud-*, « suivre », on imagine facilement que le premier *uy-* ait fini en moyen turc par se confondre avec *ud-* > *uy-*. En conséquence, je propose, suivant Rašīdu-'d-Dīn et sous toute réserve, que le nom Uyγur, formé d'un verbe **uy-*, « être allié », + *-γur*, suffixe aoriste, aurait signifié à l'origine « allié », et que les On-Uyγur auraient été tout simplement « les Dix Alliés ».

Dressons à présent une liste des clans ou tribus qui ont fait partie des On-Uyγur ou « Dix Alliés », étant entendu, comme dans le cas des Toquz-Oγuz, que la composition exacte de cette confédération a pu varier au cours de son histoire. La liste de neuf clans *uyγur* que donne le *Kieou T'ang chou*, CXVC, 2 r°, pour la période des T'ang (VII^e-X^e siècles), pourra nous servir de repère, malgré quelques noms difficiles à identifier [79] :

1° Yaγlaqar/Yaγlaqïr. C'était traditionnellement le clan des Qaghans.

Le nom est bien attesté pour la période des VIIIe-XIe siècles par divers documents chinois, turcs, et khotanais. Il paraît s'agir d'un dérivé en *-qar/-qïr,* forme ancienne de l'aoriste (cf. p. 40-41, n. 73), du verbe *yaγla-*, « graisser », qui aurait signifié « ceux qui graissent, qui appliquent de la graisse ». La graisse est, en effet, considérée comme un signe d'opulence chez les nomades turco-mongols [80].

2° Hou-tou-ko 胡 咄 葛, VII **γuo-tuət-kât* > IX **xuo-tur-kâr,* *Uturqar. Le nom très ressemblant de Ūtīg(ä)r/Ūtīk(ä)r figure, également à la deuxième place, dans la liste des dix rivières attribuées aux On-Uyγur par Rašīdu-'d-Dīn (cf. *supra*). De toute évidence, c'est aussi le nom des Uturγur/Utriγur/Utiγur/Utiγer, qui, d'après les sources byzantines, se trouvaient pendant le VIe siècle avec les On-Oγur/Uiγur dans la région au nord du Caucase et de la Mer Noire (cf. p. 35). Quant au sens premier du nom, il s'agirait une fois de plus d'une formation aoriste en *-qar/-qur* ∿ *-γar/-γur* (comme Yaγlaqar ci-dessus; cf. la note 73), sans doute à partir du verbe *ut-*, « gagner, vaincre », dont le factitif en *-r-*, **utur-*, **utr-* (d'où *utru,* « contre, opposé à »), aurait une valeur d'intensif [81] : « ceux qui gagnent, les vainqueurs ». Le verbe *ut-* est passé à la classe antérieure, *üt-*, notamment dans certains dialectes occidentaux comme l'osmanlî, où *ütmäk* et *utmaq* existent côte à côte (cf. Deny, *Grammaire,* p. 108), ce qui explique sans doute la forme Ūtīk.r de Rašīd, à lire Ūtigär.

Or, si effectivement les Uturγur, que les sources byzantines associent aux On-Oγur, correspondaient aux *Uturqar, que les sources chinoises présentent comme un des clans *uyγur,* il va sans dire que les On-Oγur correspondaient aux On-Uyγur. On peut penser, en outre, que si, comme il apparaît, les Uturγur constituaient un des dix clans *uyγur,* le clan frère des Kuturγur/Kutriγur/Kotraγur (cf. p. 35) devait, tout au moins aux alentours du VIe siècle, en constituer un autre. Le nom Kuturγur/Kutriγur représente apparemment le participe aoriste en *-γur* du verbe *qutur-*, « excéder, déborder, enrager », pour signifier « ceux qui dépassent les bornes, les enragés ».

3° Hou/Kiu-lo-wou 嘔/掘 羅 勿, VII **γuət/g'i̯uət-lâ-mi̯uət* > IX **xor/g'ür-lâ-mvür,* noté également Kiu-lo-po 俱 羅 勃, VII, **ki̯u-lâ-b'uət* > IX **kü-lâ-b'or,* correspond à Küräbir/Küräβir en caractères turcs runiformes et à Kurabīrä en khotanais du Xe siècle [82]. Küräbir/Küräβir/*Kürämür/*Küräbür serait peut-être un dérivé du verbe *kürä-*, « se sauver, s'enfuir », que donne Kāšγarī. Quant à l'élément *-bor/-βor/-mor,* cf. sous le clan n° 9, Ayabîr/Ayaβîr/Ayamur.

4° Mo-ko-si-ki 貊 歌 息 訖, VII *mɒk-kâ-siək-kiət > IX *mbäg-kâ-sig-kir, n'est pas identifié. *Baqasîqîr?

5° A-wou-tchö 阿 勿 嘲, VII *·â-miuət-tṣêk > IX *·â-mvür-tśäg, n'est pas identifié. *Aβirčaγ? *Äβüčäk?

6° Qazar/Qasar. La présence parmi les On-Uyγur d'un clan Qazar/Qasar, au nom identique à celui des Khazar qui se trouvaient aux VI^e-VII^e siècles avec les On-Oγur dans la région au nord du Caucase, renforce encore la présomption On-Oγur = On-Uyγur. Deux des trois transcriptions chinoises connues de ce nom sont faites sur la forme en *-z-*, et une sur la forme en *-s-* : *a*) Ko-sa 葛 薩, VII *kât-sât > VIII *kâd-sâd > IX *kâr-sâr, est Qazar, le clan *uyγur*; *b*) Ho-sa 曷 薩, VII *γât-sât > VIII *xâd-sâd > IX *xâr-sâr, rend Xazar, le nom des Khazar au nord du Caucase et le nom également du Qaghan *uyγur* de 824-832, Xazar *tegin*, qui est vraisemblablement représenté dans le *Maḫrnâmag* (9, lignes 20-21) en écriture manichéenne par Xasār *tegīn*[83]; *c*) K'o-sa 可 薩, VII *k'â-sât > IX *k'â-sâr, qui rend Qasar, est une autre transcription du nom des Khazar de la Volga que donne le *T'ang chou* [84]. De surcroît, la forme avec *-s-* est attestée, en plus de l'exemple en écriture manichéenne signalé sous *b* ci-dessus, dans la compilation anonyme en syriaque du VI^e siècle (cf. *supra*, p. 79), ainsi, probablement, que dans l'inscription *uyγur* de Šine-usu [85]. Partout ailleurs, en grec byzantin, en écriture arabe, en russe, en hongrois, en arménien, à l'exception du mongol qui n'avait pas de *z*, on trouve uniquement la forme en *-z-*. Or, en turc ancien on ne connaît pas de verbe *qas-*; et l'on peut estimer, en conséquence, que la forme première du nom était Qazar, et que les exemples avec *-s-* s'expliquent par la tendance déjà remarquée dans certaines variétés de turc à l'assourdissement du *z* [86]. Je tiens Qazar/*Qazîr pour l'aoriste du verbe *qaz-/qazî-*, « creuser, gratter », qui avait le sens spécial de « piaffer, gratter la terre avec les sabots de devant en parlant de chevaux fougueux et rétifs » (cf. Kāšγarī, II, 10); Qazar/*Qazîr aurait donc signifié comme nom de tribu « les piaffeurs », c'est-à-dire « fougueux, sans frein ». Sur *qazaq*, « aventurier » et nom de tribu également, qui est un autre dérivé du même verbe *qaz-*, cf. Annemarie v. Gabain, « Kasakentum, eine soziologisch-philologische Studie », *Acta Orient. Hung.*, XI, 1960, 161-167.

7° Hou-wou-sou 斛 嗢 素, VII *γuk-·uət-suo > IX *xug-·or-suo, n'est pas identifié. *Xuγuzu?

8° Yo-wou-ko 藥 勿 葛, VII *iak-miuət-kât > IX *yag-mvür-kâr,

semble noter à peu près *Yaγmurqar. Yabūttäkarä, dans la liste des noms de tribus en khotanais du manuscrit Staël-Holstein de 925 (cf. *AM*, II-1, 20), doit représenter le même nom. En *Yaγmurqar (de *yaγmur*, « pluie »?), *Yaγmutqar, ou *Yabutqar se distingue une fois de plus le suffixe *-qar* (-γ°r/-q°r), qui s'ajoutait aux substantifs (selon Deny, *Grammaire*, p. 931), comme aux verbes.

9° Hi-ye-wou 奚 耶 勿, VII *γiei-ia-miuət > IX *xiei-ya-mvür, noté d'autre part Ngai-ye-wou 愛 耶 勿, VII *·âi-ia-miuət, se rencontre en khotanais du IXe-Xe siècle sous la forme Ayavīrä/Ayabīrä [87]. Je crois que ce nom est à reconnaître, en outre, dans ايمر « Aymur », onzième de la liste des vingt et une tribus *oγuz* d'après Kāšγarī, qui est sans doute représenté de nouveau dans la liste des tribus *oγuz* d'après Rašīdu-'d-Dīn par ايمور « Imūr », deuxième tribu du cinquième groupe, à lire probablement *ايمور « Aymūr » [88]. On comprendrait, en effet, que la forme ancienne *Ayamur se soit réduite aux XIe-XIIIe siècles à Aymur/*Aymūr. Ayabîr/Ayaβîr/*Ayamur, comme Küräbir/Küräβir/*Kürämür ci-dessus (n° 3), est apparemment construit à l'aide d'un élément *-b°r/-β°r/-m°r*, qui serait à rapprocher du suffixe *-m°r* décrit dans *AG*, § 123 (*yaγmur*, « pluie », de *yaγ-*, « pleuvoir »; *almîr*, « avidité », de *al-*, « prendre »), et dans la *Grammaire* de Deny, p. 583 (*čoqmar, čomur, quš-mar, qatmer*). Quant au sens premier du nom, Pelliot (*Horde d'Or*, 197) citait, pour dire qu'il n'y attachait pas d'importance, l'explication qu'en a faite Rašīdu-'d-Dīn : « il est infiniment bon et puissant ». Or, qui dit « infiniment bon et puissant » dit « vénéré », et c'est bien du verbe *aya-*, « vénérer, honorer », que semble dériver *Ayamur/Ayabîr/Ayaβîr. La valeur du suffixe *-m°r/-β°r/-b°r* reste à déterminer, mais on pourrait songer à un intensif ou à un fréquentatif, la pluie, *yaγ-mur*, étant ce qui tombe en abondance, et l'avidité, *al-mîr*, étant la caractéristique de celui qui veut beaucoup prendre. Ayabîr/*Ayamur pourrait donc signifier « ceux qui rendent beaucoup d'honneurs, qui font preuve de grande vénération » (ou « qui font l'objet d'une grande vénération »?), tandis que Kürābir/*Kürämür voudrait dire « ceux qui se sauvent tout le temps, les fuyards ».

Sur les neuf transcriptions que donnent les deux *T'ang chou*, il y a donc d'identifiés les six noms suivants de clans *uyγur* : Yaγlaqar/Yaγlaqîr, *Uturqar/Uturγur/Ütigär, *Kürämür/Küräbir, Qazar/Qasar, *Yaγmurqar/Yabutqar, et *Ayamur/Ayabîr. Revenons à présent à la liste, visiblement plus ou moins altérée, des On-Orqun, les dix rivières attribuées aux On-Uyγur par Rašīdu-'d-Dīn (cf. p. 40) :

1° Le premier nom, celui du clan qui aurait fourni le premier souverain des On-Uyγur, est Išg(i)l, alors qu'on s'attendrait plutôt à Yaγlaqar. Išg(i)l représente sans doute le même nom que Izg(i)l, tribu contre laquelle Köl *tegin* des T'ou-kiue Orientaux s'est battu *circa* 715 [89], et qui devait être sinon un clan *uyγur* du moins une tribu *toquz-oγuz*. D'ailleurs, M. Pulleyblank (« Toquzoghuz », 41, n. 3) a rapproché Izgil de la transcription Hi-kie 奚結 **γiei-kiet*, une tribu *t'ie-lo* que les sources chinoises rangent parmi les Neuf Clans/Toquz-Oγuz; et il est à remarquer, en outre, que dans la liste des tribus pour lesquelles des préfectures furent créées en 647, le *Kieou T'ang chou* (CXCV, 1 v°) écrit, au lieu du Hi-kie du *T'ang chou* (CCXVII 上, 1 v°), Tie-kie 跌結 **d'iet-kiet*, ce qui est vraisemblablement une faute pour Hie 𨈆 (*γiet)-kie = Izgil [90]. D'autre part, Išgil/Isgil était, d'après les sources musulmanes, le nom d'une des trois tribus des Bulγar de la Volga aux environs du X^e^ siècle [91].

2° Ūtīg(ä)r correspond au deuxième clan *uyγur* des *T'ang chou*, les *Uturqar, et aux Uturγur/Utiγer des sources byzantines. Cf. *supra*, p. 42.

3° Bōqr/Bōqīr/Tōqīr توقير/بوقير/بوقر serait facilement en écriture arabe une faute pour *Bōqū بوقو. Or, les P'ou-kou 僕固 **b'uok-kuo*, Bākū dans le manuscrit khotanais de Staël-Holstein (cf. Henning, *BSOS*, IX, 555), soit les *Boqu, étaient une importante tribu des Toquz-Oγuz, la deuxième après les Uyγur dans la liste des Neuf Clans du *T'ang houei yao* (XCVIII, 2 v°). Aux environs de 866, un P'ou-kou = *Boqu était un grand chef des Uyγur dans le Turkestan chinois (cf. *Ouïghours*, 13-15).

4° Le nom Ōrq(u)nd(u)r rappelle singulièrement celui des (On-)Oγundur des sources byzantines. Les Onoγundur, c'est-à-dire les Dix (On-)Oγundur, étaient au VII^e^ siècle étroitement liés aux Bulγar (cf. le nom suivant) dans la région au nord du Caucase et de la Mer Noire, où ils auraient constitué, avec les Kotraγur/Kuturγur et avec les On-Uγur, un État commun, la Grande Bulgarie [92]. Les On-Oγundur sont sans doute à reconnaître par ailleurs sous le nom des Wn.nd.r, ونندر, Wl.nd.r ولندر, ou Ol^ʿ^.bd.r العبدر, peuple qui habitait au nord et à l'ouest de la Mer Noire selon différentes sources, musulmanes et autres, des environs du X^e^ siècle [93]. Oγundur, dérivé vraisemblablement de *oγu- (« procréer »?) comme *oγul* et *oγuš*, apparaît comme une formation en *-ndor*, qui exprimait peut-être le réfléchi, analogue à d'autres noms anciens de tribus turques, tels que Bayundur/Bayîndîr de *bayu-*, « devenir riche », Čaβundur/

Čaβuldur de *ča*β-, « être renommé », et Zaβender de *säβin-*, « se réjouir », ou de *sa*β-, « chasser »[94]. La leçon Ōrq(u)nd(u)r اورقندر dans Rašīdu-'d-Dīn doit être une altération de *Ōγ(u)nd(u)r اوغندر, qui était peut-être due à l'attraction du terme On-Orqun, « les Dix Orqun ». Ainsi, un nom de clan des On-Uyγur paraît devoir, une fois de plus, s'identifier avec un nom de tribu associée aux On-Oγur.

5° Tūlār تولار /Tūlū تولو /Tūlūr تولور est presque sûrement pour Būlār بولار ou Būl(a)r بولر, la forme sans gutturale de Bulγar, très répandue à l'époque de Rašīdu-'d-Dīn. Voir l'étude de Pelliot du nom Bulγar dans *Horde d'Or* (124-139, 224-230), et notamment (p. 225) : « ...tous les بولو Polo et بولر ou بولار Polar que d'Ohsson, puis Blochet ont cru lire dans Rašīdu-'d-Dīn et qu'ils ont interprété par ' Polonais ' sont en réalité des ' Bular ' et désignent les Bulgares ». D'après Pelliot, Bulγar serait une forme à suffixe -γ*ar* du verbe *bul-*, « trouver », et Bular en était la forme réduite tout comme Yazīr et Salur par rapport à Yazγīr et Salγur. Et de suggérer qu'après tout le suffixe -γ°*r* [ν -*q*°*r*] était peut-être (p. 229) « la forme primitive du participe aoriste, dont la confusion avec le présent duratif ne serait qu'un phénomène d'évolution phonétique secondaire ». Les Bulγar, que Rašīd semble ranger parmi les On-Uyγur, étaient un peuple turc connu de l'histoire à partir du Ve siècle dans la région entre la basse Volga et le Danube; ils sont associés dans les sources byzantines des Ve-VIIIe siècles aux On-Oγur et, tout particulièrement, aux On-Oγundur ci-dessus.

6° Tārdār/Badār بادار/تاردار doit être pour Qāzār قازار, que les sources chinoises également font figurer parmi les clans *uyγur* (cf. *supra*, p. 43). Dans les sources byzantines, les Khazar/Qazar de la région située au nord du Caucase et de la Mer Noire sont associés pendant la période des Ve-VIIIe siècles aux On-Oγur, Bulγar, etc. (cf. *supra*, 33-37).

7° Ad.r ادر serait facilement pour Ädiz ادز, une importante tribu des Toquz-Oγuz. Le grand qaghan *uyγur* de 795-805 était de la tribu Ädiz, comme, vraisemblablement, ses successeurs[95]. Un seul des manuscrits comporte, toutefois, une variante اور[96], qui serait à lire Aw(a)r = Aβar (cf. *supra*, 33-36), à moins qu'il ne s'agisse d'une altération graphique de Ad.r < Ad. z. Une confusion entre Ädiz et Aβar s'est également produite, semble-t-il, dans les transcriptions des sources chinoises des Souei et des T'ang (VIe-Xe siècle). On trouve, en effet, dans certains textes relevant de l'époque des T'ang, A-po 阿跋 *·*â-b'uât* à la place de

A-tie 阿跌 *·*â-d'iet*, une transcription d'Ädiz; ce qui donne à penser que les rédacteurs ont modifié le *tie* 跌 de A-tie en *po* 跋 pour rapprocher ce nom de A-pa 阿拔 **.â-b'wăt*, un autre nom de tribu turque qui se rencontre dans les documents historiographiques relevant de l'époque des Souei (581-617). Quant à la transcription A-pa 阿拔 (**·â-b'wăt* > **.â-b'war*), qui rend parfaitement bien Aβar, le nom des Avar, il n'y a, en revanche, aucune raison de la considérer comme une faute pour A-tie 阿跌, puisque la première forme figure dans des sources plus anciennes que la seconde et que les deux caractères *pa* 拔 et *tie* 跌 ne se ressemblent pas suffisamment pour se confondre [97]. Les tribus du pays des A-pa étaient vers 585 en conflit avec les T'ou-kiue, d'après le *Souei chou* (LXXXIV, 3 v°; LIV, 4 r°) et le *Pei che* (XCIX, 10 v°); par ailleurs (*Souei chou*, LI, 4 v°), les A-pa sont nommés parmi les tribus *t'ie-lo* qui se révoltèrent en 603 contre les T'ou-kiue. Il apparaît donc, jusqu'à preuve du contraire, que les A-pa = Aβar appartenaient à la même confédération de tribus que les Uyɣur, tout au moins aux alentours de l'an 600.

8° Üč-Tābīn اوچ تابين (-Bāyin?-Tātīn?) ou Ūx-Bās اوخ باس (-Tās?-Yās?) n'est pas identifié. Il s'agit peut-être d'un nom (de rivière?) précédé de *üč*, « trois ». *Üč-Baš, « [rivière] aux Trois Sources » ?

9° Qamlānǰū قملانجو. Qamlanǰu (= Qamlanču) figure dans Kāšγarī (III, 242) en tant que « nom d'une petite ville près de Iki Ögüz », laquelle était une ville située aux environs de la rivière Ili, quelque part entre le lac Balkach et le Isig Köl (cf. *Ḥudūd*, 276-277) [98]. Aux bords de cette neuvième rivière habitait la tribu Ōng اونك, nom qui correspond à la forme turco-mongole du chinois *wang* 王 « roi, prince ».

10° Ōtīkān اوتيكان représente évidemment Ötükän, le centre traditionnel des empires turco-mongols dans la région des monts Khangaï. Y habitait la tribu Q.h.n Atī قهن اتى, à lire sans doute « Qaγan Atī ». Or, comme *at* signifiait « nom, titre, rang », on peut comprendre qu'il s'agissait de la tribu du « nom du Qaghan », c'est-à-dire de la tribu qaghanale [99]; et, en fait, les Qaghans *uyγur* siégèrent dans l'Ötükän jusqu'en 840.

Ainsi, dans la liste des On-Orqun, assimilés par Rašīd aux On-Uyγur, « Dix Uyγur », les sept premiers noms semblent devoir correspondre à des noms de tribus connus par ailleurs : 1° Išgil = Išgil/Isgil = Izgil; 2° Ütigär = Utiγer/Uturγur = *Uturqar; 3° *Boqu; 4° Orqundur = Oγundur; 5° Bular = Bulγar; 6° Qazar et 7° Adiz ou Aβar. Les *Boqu (3°)

et les Adiz (7°), tribus *toquz-oγuz* sans doute les plus proches des Uyγur, étaient peut-être admis parmi les dix clans au cours du IXe siècle. Je laisse de côté le 8°, qui ne me rappelle rien. La tribu Ōng (9°) devait être une tribu « princière » (< chinois *wang* « prince »), établie dans les environs de Qamlanču (au nord-est de l'Isig Köl près de la rivière Ili?). Le 10°, enfin, le clan du « nom des Qaghans » établi dans l'Ötükän, correspondait vraisemblablement aux Yaγlaqar, traditionnellement le clan des Qaghans, car, bien qu'un Ädiz ait succédé en 795, les Yaγlaqar régnaient encore aux Xe-XIe siècles chez les Uyγur de Kan-tcheou.

Le tableau ci-contre met en regard, d'une part, les noms des clans *uyγur*, c'est-à-dire des On-Uyγur « Dix Uyγur », restitués d'après les sources extrême-orientales (chinoises, turques et khotanaises) et d'après Rašīdu-'d-Dīn; et, d'autre part, les noms de tribus paraissant y répondre que des sources chrétiennes (byzantines, syriaques, latines, etc.) des Ve-VIIIe siècles attestent pour la région située au nord de la Mer Noire, du Caucase, et de la Mer Caspienne et que, dans plusieurs cas, les sources musulmanes des IXe-XIe siècles viennent confirmer.

Ainsi, les principales tribus que les sources chrétiennes des Ve-VIIIe siècles associaient de plus ou moins près aux On-Oγur/Uiγur à l'ouest de la Caspienne (3e col.) semblent en fait correspondre à des clans *uyγur*, soit aux On-Uyγur, des sources extrême-orientales et de Rašīdu-'d-Dīn. Seuls manquent au tableau les Saβîr, les Alan, tribus d'origine iranienne qui étaient néanmoins comptées au VIe siècle parmi les T'ie-lo (cf. p. 27), et, bien entendu, les Turk ou T'ou-kiue. Tout cela me paraît confirmer l'identification des On-Oγur avec les On-Uyγur.

En résumé, il ressort de cette étude qu'aux environs de l'an 400 au plus tard, une confédération de tribus *t'ie-lo* ou **tägräg* s'est constituée sous le nom de On-Uyγur, soit probablement « les Dix Alliés ». Au cours du Ve siècle, par suite de conflits et de bouleversements politiques en Asie Centrale, une partie des On-Uyγur ont quitté leur pays d'origine, sans doute la Haute Mongolie, et, prenant la route de l'Occident, sont venus s'établir dans les steppes au-delà de la Mer d'Aral et principalement au nord du Caucase. Cette migration s'est vraisemblablement accomplie par vagues successives de différentes tribus des On-Uyγur, parmi lesquelles on peut relever les *Aq-Qazîr et les Xazar, les Sarîγ Uyγur, les Bulγar, les Uturγur avec les Quturγur (Kuturγur), les (On-) Oγundur, les Aβar (?), et les Išgil/Isgil/Izgil. A partir du VIIe-VIIIe siècle, les tribus *uyγur* à l'Ouest commencèrent à se transformer et à se diffé-

NOMS DE CLANS UYγUR (On-Oyγur)		NOMS CORRESPONDANTS DE TRIBUS À L'OUEST DE LA MER D'ARAL	
Sources extrême-orientales : chinoises, turques (t.) et khotanaises (kh.) VII^e-X^e siècles	Rašīdu-'d-Dīn *circa* 1300	Sources chrétiennes : byzantines, syriaques (s.), arméniennes (a.), latines V^e-VIII^e siècles	Sources musulmanes IX^e-XI^e siècles
Uyγur.	Uyγur.	Uγur, Oγor, Uiγur.	Uyγur.
Sarîγ Uyγur (XI^e s.).		Saraγur, s. Sarūrgūr.	
t. On-Uyγur.	On-Uyγur.	On-Uγur, On-Oγur, On-Iγur.	
(1) Yaγlaqar.	= (10) *Qaγan Atī?		
t. Izgil, *Izgil.	(1) Išgil.		Išgil/Isgil.
(2) *Uturqar.	(2) Ūtīgār.	Uturγur, Utriγur, Utiγur, Utiγer (+ le clan frère des Kuturγur, Kutriγur, Kotraγur, s. Kūrtrgur?).	
(3) *Kürämür, *Küräbür, t. Küräbir, kh. Kurabīrā.			
*Boqu (tribu *toquz-oyuz*), kh. Bākū.	(3) *Bōqū.		
	(4) Ōrqundur.	Dix (On-)Oγundur.	Wn.nd.r, Wl.nd.r, Ol'.bd.r.
	(5) *Būlār/ Būlar.	Bulγar.	Bular, Bolar (XIII^e s.).
(6) *Qazar, *Xazar, *Qasar, t. Xasār, Qasar. *Xazîr.	(6) *Qāzār.	Xazar, s. Kas.r, a. Xazir-k. Akatzir = *Aq-Qazîr.	Xazar. Qara-Xazar.
*Yädiz, *Ädiz, *Idiz, t. Ädiz (tribu *toquz-oγuz*).	(7) *Ädiz ou Awar?		
*Aβar (tribu *t'ie-lo*), t. Apar ?		Aβar, s. Ab.r, Uar.	
(8) *Yaγmurqar / Yaγ-βutqar? kh. Yabūttäkarä.			
(9) *Ayamur, kh. Ayabīrā/Ayavīrā.	*Aymūr (tribu *oγuz*).		Aymur (tribu *oγuz*).

IMPRIMERIE NATIONALE.

rencier au cours de nouvelles migrations, vers l'Europe en particulier, et au contact de populations étrangères, jusqu'à perdre enfin leur identité de Uyγur et leur caractère de Turcs orientaux.

Dans le cas des Toquz-Oγuz, les choses se seraient passées, à une époque postérieure, d'une manière assez analogue. En effet, la confédération des Toquz-Oγuz < *Toquz-Oγuš, « les Neuf Clans », s'est constituée de tribus *t'ie-lo* en Haute Mongolie et dans le nord du Turkestan Chinois vraisemblablement aux premières années du VII^e siècle. A la fin du VIII^e et au début du IX^e siècle, au moment de la plus grande expansion de leur empire sous la direction des Uyγur, une partie des Toquz-Oγuz a poussé au-delà de ses frontières occidentales pour s'établir dans les steppes autour de la Mer d'Aral. Coupés de leur pays d'origine et islamisés au cours des siècles suivants, les Oγuz, Ghuzz, ou Uz, comme on les appelait, se distinguèrent peu à peu de leurs frères de l'Est — que l'on appelait encore Toquz-Oγuz ou, plus tard surtout, Uyγur, du nom du clan dominant — sans doute au contact d'autres peuples, notamment d'autres populations turques établies depuis longtemps dans l'Ouest, pour se confondre enfin dans de nouveaux groupements politiques et se disperser par des migrations ultérieures vers l'Europe et vers l'Asie Mineure.

NOTES

(1) W. RADLOFF, dans *Das Kudatku Bilik des Jusuf Chass-Hadschib aus Bälasagun*, Theil I, Saint-Pétersbourg, 1891, donne en transcription et en traduction allemande les trois principales versions connues de la légende d'Oγuz Khan, à savoir : 1° la version de Rašīdu-'d-Dīn, début du XIVe siècle, aux pages XIV-XXIV; 2° la version d'Abū-'l-Ghāzī, XVIIe siècle, aux pages XXVIII-XXXVIII, et 3° la version en écriture *uyγur* du manuscrit Schefer de la Bibliothèque Nationale, aux pages X-XIII et 232-244. Dans l'étude qu'il a consacrée à cette dernière version dans *TP*, XXVII, 1930, 247-358, Pelliot a montré qu'il s'agissait d'un texte *uyγur* tardif, vraisemblablement du XVe siècle. Après l'édition de RIZA NOUR, *Oughouz-namé, épopée turque*, Alexandrie, 1928, corrigée par Pelliot en 1930, la version en écriture *uyγur* a été de nouveau éditée par BANG et RACHMATI, « Die Legende von Oghuz Qaghan », *Sitzungsb. Preuss. Akad. Wiss.*, XXV, 1932, Berlin, et par A. M. ŠČERBAK, *Oγuz-Nāme*, Moscou, 1959.

(2) Cf. MARQUART, « ... Komanen », 35-37, 201; *UJb*, IX, 1929, 90. En réalité, *uz* n'a jamais voulu dire « homme », mais « habile ». Si, effectivement, dans un passage auquel renvoie MARQUART, A. VON LE COQ (*Türkische Manichaica aus Chotscho*, I, p. 16, l. 13) a rendu *uzlar*, « les habiles », par *tüchtige Männer*, le mot *Männer* n'était, bien évidemment, que sous-entendu, *uzlar* étant le pluriel de l'adjectif *uz*, « habile », pris substantivement.

(3) Cette objection a déjà été exprimée par BANG et RACHMATI, « Die Legende von Oghuz Qaghan », 3, n. 3.

(4) Dans « Kyūsei... », un travail de première importance paru en 1919, HANEDA Tōru démontra d'une manière péremptoire que les Toquz-Oγuz des inscriptions turques du VIIIe siècle étaient identiques à une confédération de tribus du groupe des 鐵勒 T'ie-lo, connue sous le nom de 九姓 « les Neuf Clans ». Les conclusions auxquelles était parvenu HANEDA Tōru sont résumées pour les savants occidentaux par Edwin G. PULLEYBLANK dans un excellent article paru en 1956 (cf. « Toquzoghuz »), où M. Pulleyblank apporte à la thèse de Haneda, au surplus, de nouvelles contributions de poids.

(5) Voir la notice sur les T'ie-lo, vers le milieu. Le *T'ong tien* fut achevé en 801.

(6) Le substantif *tägräg* (ou *tägräk*?), « cerceau, cercle », attesté dans Kāšγarī et en ǰaγatay (RADLOFF, *Wörterbuch*, III, 1038), a donné le verbe *tägriglä-* (*tägriklä-*?), « cerner, disposer en rond », qui figure dans des textes bouddhiques en écriture *uyγur* (cf. *Uigurica*, IV; et *Türkische Turfantexte*, X). Comme *tägrä*, « autour », et *tägirmän*, « meule », *tägräg* est dérivé du verbe *tägir-*, « faire parvenir, faire toucher ». Il ne semble pas que *Tägräg soit attesté comme nom propre en dehors des transcriptions chinoises.

M. Peter A. Boodberg a bien fait de dénoncer les vieilles identifications, si peu vraisemblables à la vérité, de T'ie-lo avec Töliš et de Sie Yen-t'o 薛延陀 avec Sïr-Tarduš, que j'avais moi-même acceptées dans mes *Ouïghours*. Je ne puis le suivre, cependant, lorsque pour le premier nom, aux transcriptions du type **tek-lek*, il préfère la transcription **tiet-lək*, qu'il compare aux termes mongols *telegen, terge, tergen*, signifiant « charrette ». Cf. BOODBERG, « Three Notes on the T'u-chüeh Turks », in *Semitic and Oriental Studies presented to William Popper*, Berkeley, 1951, 5 à 7.

(7) Dans le tumulus n° 5 de Pazyryk, situé dans les hautes montagnes de l'Altaï, fut découvert un char entier à quatre roues, qui serait ancien de deux millénaires. Les roues, aux rais fins et nombreux, ont 2 m. 15 de diamètre. Le cercle extérieur des roues

est fait de deux jantes de bouleau courbé, réunies aux extrémités par des pinces en bois et par des bandes de cuir. Cf. S. I. RUDENKO, *Kultura Naselenija gornogo Altaja v skifskoe vremja,* Moscou, 1953, p. 232-233, fig. 146; et T. T. RICE, *Les Scythes,* Paris, 1958, p. 119, fig. 30. Le char en question est actuellement exposé à l'Ermitage de Léningrad.

(8) Cf. l'extrait du 魏略 *Wei lio,* composé *c.* 250, se trouvant à la fin du chapitre 30 de la section *Wei tche* du *San kouo tche,* traduit par CHAVANNES, *TP,* VI, 1905, 558-561; et Otto MAENCHEN-HELFEN, « The Ting-ling », in *HJAS,* IV, 1939, 77-86. M. Maenchen-Helfen proposait déjà un rapprochement entre les Ting-ling et les Tch'e-lo/Ti-li/T'ö-lo/T'ie-lo ou Kao-kiu. Ma position est en grande partie conforme à celle de Louis Hambis dans *JA,* CCXLV, 1957, 33, qui donne, au surplus, à la note 24, de nombreuses références à ce sujet. Voir, en outre, pour tout ce qui concerne les Kao-kiu ou T'ie-lo, l'introduction (18 pages) du livre de ABE Takeo, *Nishi Uiguru Kokushi no Kenkyū,* « Étude sur l'histoire de l'État des Uyγur Occidentaux », Kyoto, 1955.

(9) Le *Souei chou* et le *Pei che* (XCIX, 8 v°), compilés à peu près en même temps, *circa* 630, comportent tous deux cette notice sur les T'ie-lo, qui se retrouve également avec quelques variantes dans le *T'ong tien* (CXCIX), achevé en 801, et dans le *T'ai-p'ing houan yu ki* (CXCVIII, 1 r°), achevé vers 980. Un extrait de la suite de cette notice est traduit à la page 28.

(10) *K'i-kin* 俟斤 **g'jiẹ-kiən* doit représenter le titre turc *irkin,* bien que, apparemment, le *-r-* de *irkin* n'y soit pas rendu (cf. PELLIOT, «Neuf Notes...», 229). Le titre *irkin* était porté également chez les T'ou-kiue Occidentaux par les chefs des cinq tribus ou flèches (*oq*) de droite, autrement dit par les cinq grands commandants de la moitié occidentale de la confédération des Dix Flèches ou On-Oq (cf. CHAVANNES, *Documents,* 28, et à l'index sous *se-kin*). Ce titre était donc porté par le grand chef de certaines grandes tribus, et notamment des cinq tribus les plus occidentales des T'ou-kiue et des cinq tribus les plus orientales des T'ie-lo dont il s'agit ici.

Le titre *irkin* est attesté dans les inscriptions *t'ou-kiue* en caractères runiformes, en tibétain du VIII^e-IX^e siècle sous la forme *hir-kin* (cf. le manuscrit Pelliot tibétain 1283, l. 64-65, édité par BACOT, *JA,* CCXLIV, 137-153), et en caractères arabes. D'après Kāšγarī (I, 108), *irkin* (dérivé adjectif en *-n* du verbe *irk-,* « accumuler ») s'applique à toute chose « accumulée », telle l'eau accumulée dans une mare, et le titre de *köl irkin* que les Qarluq attribuaient à leurs chefs voudrait dire « [celui dont la sagesse] s'est accumulée dans les proportions d'un lac (*köl*) ». Ce texte de Kāšγarī permet accessoirement de corriger en *köl* — les écritures turque runiforme, *uyγur,* et arabe ne distinguant pas entre *ö* et *ü* — la lecture de l'épithète turque fréquente (Köl *tegin,* Köl Bilgā, Köl *čor,* etc.) qu'on lit habituellement *kül,* sans doute par un rapprochement avec *kü,* « renom ». L'emploi de *köl,* « lac », comme épithète semble relever de la même tradition altaïque que Čingiz (< turc *tängiz,* « mer »)-Khan et Dalai (mongol « océan »)-Lama (cf. PELLIOT, *Notes on Marco Polo,* 301).

(11) Le *Yuan-ho kiun hien t'ou tche* (XL, 10 v°, sous Yi-wou hien) indique que les T'ien-chan 天山, « Monts Célestes », ont aussi pour nom les Po-chan 白山, « Monts Blancs », ou encore les Monts Tche-lo-man 折羅漫. Cf. aussi CHAVANNES, *Documents,* 237.

(12) Selon toute vraisemblance, K'i-pi 契弊 **k'iei-b'iäi* est à rapprocher, d'une part, de Kiai-p'i 解批 **kai-b'iet/p'iei,* une tribu des « Hauts Chars » à l'époque des Wei T'o-pa (*Wei chou,* CIII, 9 r°), et, d'autre part, de K'i-pi 契苾 **k'iei-b'iet* ou K'i-pi-yu 羽 **-γjiu,* une tribu des T'ie-lo à l'époque des T'ang, qui habitait le haut cours du

Khaidou gol au nord-ouest de Yen-k'i (Qarašahr) d'après le *T'ang chou*, CCXVII 下, 6 r° (cf. CHAVANNES, *Documents*, 15, 87, etc.).

(13) Ce nom de tribu figure plus loin dans la même notice comme nom du « petit qaghan » des T'ie-lo vers 605 (cf. *supra*, p. 28). J'incline à penser que Ye-tie 也咥 **ia-d'iet* représente le même nom de tribu que A-tie 阿跌 **·â-d'iet* et Hie-tie 跬跌 **γiet-d'iet* dans les textes des T'ang et que le nom de la tribu des Toquz-Oγuz noté (Ä)d(i)z en caractères runiformes des inscriptions turques anciennes (cf. *Yazïtlarï*, IV, 156), c'est-à-dire le nom des Ädiz. Or, *ädiz*, qui signifie « haut, exhaussé », comportait une variante yodisée *yitiz* (cf. *AG*, glossaire, sous *idiz; Türkische Turfantexte*, X, 55), de même qu'il y avait *ïraq/yïraq, ürün/yürüŋ, inčgä/yinčgä*, etc. Ye-tie, **ia-d'iet*, a donc dû noter *Yädiz, variante yodisée du nom Ädiz. Voir aussi la note relative à Ho-tie 訶咥, plus loin à l'ouest.

(14) La rivière A-tö 阿得 **·â-tək* n'a pas, que je sache, été identifiée. Par la situation qu'on lui attribue au nord de la Sogdiane, elle rappelle la rivière Ātil de *Ḥudūd al-ʿĀlam*. Cette rivière, en principe la Volga, était censée passer d'est en ouest le long de la frontière entre les Kimäk et les Ghūz, depuis l'Irtiš, qui lui aurait été tributaire, jusqu'à la Mer Caspienne, traversant ainsi les territoires au nord de la Sogdiane et de la Mer d'Aral. Cf. MINORSKY, *Ḥudūd*, 75, 99, 216, et 305. D'ailleurs, la forme **·â-tək* > *·â-təg* ressemble assez, malgré la finale, à Ātil.

(15) D'après le *T'ong tien* (CXCIX, sous A-po), Ho-tie 訶咥 **xâ-d'iet* était le nom donné sous les Souei (581-617) aux A-po 阿跋 **·â-b'uât*, lire A-tie 阿跌 **·â-d'iet*, Ädiz, *po* étant une altération de *tie* (cf. p. 46-47). Le *T'ang chou* (CCXVII 下, 6 r°), de même, identifie Ho-tie avec A-tie, probablement sur la foi de ce texte du *T'ong tien*. Pourtant, je doute assez que cette identification repose sur autre chose que la ressemblance, peut-être fortuite, entre les deux transcriptions qu'aurait remarquée un rédacteur quelconque de l'époque des T'ang qui recherchait des traces des A-tie 阿跌 = Ädiz dans les sources chinoises plus anciennes, et notamment dans cette liste des tribus *t'ie-lo* de l'époque des Souei — précisément comme le rédacteur du *T'ang houei yao* devait y rechercher des traces des Kirghiz (cf. *supra*, p. 31). Or, nous venons de voir (n. 13) que les Ädiz sont apparemment déjà nommés dans la liste en question parmi les tribus se trouvant dans le nord du Turkestan chinois actuel. De plus, tandis que dans les sources des VII^e^-VIII^e^ siècles les Ädiz paraissent comme une tribu de l'est de l'Asie Centrale, ce texte des environs du début du VII^e^ siècle situe les Ho-tie dans l'ouest, au nord de la Sogdiane et près d'une rivière A-tö, qui semble correspondre à la rivière Ātil, la Volga (dont le haut cours, prolongé vers l'est, serait en grande partie imaginaire; cf. n. 14). Or, justement, la transcription Ho-tie 訶咥 **xâ-d'iet* conviendrait aussi bien, sinon mieux, à Adil, une des formes attestées, avec Atil/Itil/Idil/Etil, du nom ancien de la Volga (cf. *Horde d'Or*, 129); et, comme, de surcroît, les deux caractères suivants, Ho-tsie 曷截 (**γât-dz'iet* > *χâr-dz'ier*), semblent transcrire Xazïr, une forme du nom Khazar (cf. n. 47), j'y verrais tout bonnement *Adil Xazïr, « les Khazars de la Volga » bien connus. La capitale des Khazars avait même pour nom Ātil (= Adil) selon des géographes médiévaux (cf. MINORSKY, *Ḥudūd*, 161, 452).

(16) Sou-pa 蘇拔 **suo-b'wât* paraît transcrire *Suβar. Or, Suwār en écriture arabe, soit à peu près *Suβar, était aux alentours du X^e^ siècle le nom à la fois d'une tribu turque, que les auteurs musulmans associent aux Bulγar et aux Oγuz, et d'une ville des Khazars et des Bulγar située à une trentaine de verstes au sud-est de Bolghary, à l'est de la moyenne Volga. Cf. PELLIOT, *Horde d'Or*, 168-169, 230-231.

(17) Chavannes (*Documents*, 123) proposait de reconnaître ici « les trois clans des Yen-mien » 三 姓 咽 麪 du *T'ang chou*, CXI, 2 v°, et d'identifier la mer de Tö-yi avec le lac Balkach. Cependant, entre les régions au nord de la Sogdiane et à l'est de Byzance on s'attendrait à voir mentionnée plutôt la Mer Caspienne ou tout au moins la Mer d'Aral. Tö-yi **tək-ngji* est sans doute pour le turc *täŋiz*, « mer », comme l'indique ABE Takeo, *Nishi Uiguru...*, p. 8 de l'introduction.

(18) Le nom Tupa figure dans un manuscrit en écriture manichéenne, probablement du IX^e siècle (cf. F. W. K. MÜLLER, *Ein Doppelblatt...*, p. 11-70 et p. 32). La même tribu est représentée encore aujourd'hui par les Tuva au sud-ouest du lac Baïkal.

(19) Xun/Qun paraît être le même nom que celui des Huns d'Europe et des Hiong-nou d'Extrême-Orient. Le nom des Hiong-nou est rendu par *Xwn* en sogdien du début du IV^e siècle. Cf. W. B. HENNING, « The Date of the Sogdian Ancient Letters », in *BSOAS*, XII, p. 515.

(20) Le nom **Sïqïr/Sïqar* est sans doute représenté en khotanais par Sïka'rä et Saikaira et en écriture *uyγur* par Sïqïr; cf. H. W. BAILEY, *AM*, II-1, 19. D'autre part, Saqar, nom d'un clan turkmène (cf. *Horde d'Or*, 205), donc d'origine *oγuz*, est peut-être à rapprocher également de **Sïqar*. Bien qu'on puisse tenir **Sïqar* pour l'aoriste du verbe *sïq-*, « presser, serrer », je croirais plus volontiers qu'il s'agit d'un dérivé en *-qar/qïr*, du même type que Yaγlaqar/Yaγlaqïr, *Uturqar/Uturγur, *Yaγmurqar/Yabūttākarā, etc. (sur le suffixe *-q°r/-γ°r*, cf. *infra*, n. 73), du verbe *sï-*, « briser, défaire (des forces militaires) », qui signifierait « ceux qui brisent (les forces adverses), les casseurs ». E. G. Pulleyblank rétablit systématiquement Sseu-kie 思 結 **si-kiet* en « Sikär » sans astérisque, bien qu'un tel nom ne soit pas attesté que je sache (cf. PULLEYBLANK, *TP*, XLI, 1952, 334 note; « A Geographical Text... », dans le *Silver Jubilee Vol. of the Zinbun-Kagaku-Kenkyusyo*, 1954, p. 306; « Toquzoghuz », 39; *The Background of the Rebellion of An Lu-shan*, 168). En fait, un nom de tribu **Sikär* me paraît bien improbable *a priori*, car ce ne pourrait être que l'aoriste du verbe *sik-*, qui a toujours signifié « se livrer à l'acte sexuel dans le rôle du mâle », *sik* étant la verge.

(21) Cf. Edwin G. PULLEYBLANK, « Toquzoghuz », 42; et, sur la composition des Neuf Clans, 39.

(22) Cf. la biographie de 李 勣 Li Tsi dans le *Kieou T'ang chou*, LXVII, 5 v°, et dans le *T'ang chou*, XCIII, 4 r°; cf. aussi le *Tseu tche t'ong kien*, CXCIII, 9 v°.

(23) Il ne fait pas de doute, pratiquement, que *k'i-li-fa* 俟 利 發 (**g'jiẹ-lji-pịwat*), comme *hie-li-fa* 頡 利 發 (**ʔiet-lji-pịwat*), *hie-li-t'ou* 吐 (**t'uo*)*-fa* (une fois dans le *Kieou T'ang chou*, CXCV, 2 v°), *hi* 希 (**xjəi*)*-li-fa*, et plusieurs autres combinaisons semblables, représente le titre turc ancien *eltäbär/eltäβär*, quoique la correspondance phonétique paraisse imparfaite (cf. PELLIOT, « Neuf Notes... », 225-229). A l'époque de la domination des T'ou-kiue, ce titre était porté par le chef des Uyγur, comme par les chefs d'autres peuples composant l'empire. Écrit *(e)lt(ä)b(ä)r* ou *(e)lt(ä)β(ä)r* en caractères runiformes et *elt(ä)bär* en caractères *uyγur*, ce titre est vraisemblablement un composé de *el*, « peuple soumis, État », + *tabar/taβar*, l'aoriste du verbe *tab-/taβ-*, « posséder, être propriétaire de, disposer de » (cf. Käšγarī, I, 519-6) qui se serait, après *el*, palatalisé en *täbär/täβär*. **Eltabar*, signifiant « celui qui possède un État ou un peuple », aurait désigné le grand chef de chaque peuple soumis à l'empire. Le mot *tabar/taβar* est bien attesté, par ailleurs, au sens de « biens, ce que l'on possède ». Le verbe *tab-taβ-*, « posséder », a donné également, à l'aide du suffixe d'agent *-ʔač*, le nom des Tabγač/Taβγač ou T'o-pa, conquérants de la Chine, qui devait signifier « possesseur, propriétaire » (cf. L. BAZIN, *TP*, XXXIX, 294).

(24) Ko-leng 歌 楞 **kâ-liəŋ* semble transcrire *qalïŋ*, « dot », terme attesté dans l'inscrip-

tion de Suǰi en caractères runiformes du IXe siècle (cf. RAMSTEDT, « ... Runeninschriften », 5, l. 7), dans Kāšγarī, et ailleurs. Un homme du nom de Qalïŋ figure dans un document en écriture *uyγur* édité par RADLOFF et MALOV, *Uigurische Sprachdenkmäler*, p. 206 et 248.

(25) *Baγa*, épithète bien attestée dans les titres turcs anciens, représente vraisemblablement le sodgien *βγ-*, « dieu », dont *βγ'* est le cas vocatif.

(26) D'après un texte de la notice sur Kao-tch'ang du *Wei chou* (CI, 8 r°), achevé en 554, que reproduirent au siècle suivant le *Pei che* (XCVII, 4 r°) et le *Souei chou* (LXXXIII, 3 v°), la montagne de T'an-han 貪 汗 **t'âm-γân*, se trouvait à 70 *li* (30 km) au nord du mont Tch'e-che 赤 石, « Pierre Rouge », qui était lui-même au nord de Kao-tch'ang (Qočo). Le T'an-han était couronné de neige même en été. Au nord de cette montagne commençait le territoire des T'ie-lo. *Tamγan était donc, entre le Ve et le Xe siècle, le nom donné aux monts Bogdo au nord de l'actuel Turfan. Cf. aussi CHAVANNES, *Documents*, 95, 363; *Kieou T'ang chou*, CXCIX 下, 1 r°. Or, comme le remarque PELLIOT dans *Notes on Marco Polo*, 164, c'est bien à la montagne de T'an-han que correspond la montagne de Ṭafqān طفقان décrite dans la géographie persane du Xe siècle, *Ḥudūd al-'Alam* (cf. MINORSKY, 62, 94, 195), que je n'ai pas su identifier dans *TP*, XLVI, 1958, 144. La forme Ṭafqān apparaît comme une prononciation particulière de *Tamγan dans laquelle les consonnes médiales sont assourdies (*-mγ-* > *-fq-*). D'autre part, dans les inscriptions turques anciennes (VIIIe siècle) en caractères runiformes, on rencontre trois personnages appelés Tamγan : deux Tamγan *tarqan*, c'est-à-dire sans doute « *tarqan* de la Tamγan », et un Tamγan *čor*, « *čor* de la Tamγan » (cf. l'inscription de l'Ongin, ligne 4, et celle d'Ihe-Ashete, ligne 1, dans *Yazïtlarï*, I, 128, et II, 122).

Tamγan est vraisemblablement à ranger parmi les noms de montagnes et de divinités en *-xan/-qan/-kän*, suffixe qui doit représenter *xan*, « souverain, seigneur » (cf. BANG, *UJb*, V, 248-251; et *AG*, 48). Il y a, par exemple, *burxan*, « le Bouddha », du chinois **b'iuət* > turc **bur*, « Bouddha », + *xan*; *pärikän*, « reine des fées », de *päri*, « fée », + *kän* < *xan*; Qadïrqan, nom de montagne, de *qadïr*, « sévère, escarpé », + *qan/xan*; Ötükän, nom de montagne, de *ötüg*, « prière », (?) + *kän* < *xan*; etc. Tamγan est sans doute à analyser en *tam*, « mur, muraille, forteresse », + *γan* < *xan*, et aurait signifié « le seigneur des murailles ».

(27) Seul le *Pei che* a *tseu* 子, « fils », mais la leçon qu'ont toutes les autres sources, *tseu* 字, « engendrer, caractère d'écriture, nom reçu dans l'adolescence », me paraît incompréhensible ici.

(28) Concernant ces événements, voir le *Kieou T'ang chou*, CXCIX 下, 1 r°-3 v°, et la traduction de LIU Mau-tsai, *Nachrichten*, 354-358; *T'ang chou*, CCXVII 下, 3 r° et suiv.; *T'ang houei yao*, XCVI, 13 v°-17 r°; *T'ong tien*, CXCIX, sous Sie Yen-t'o.

(29) Cf. V. MINORSKY, « Tamim ibn Baḥr's Journey to the Uyghurs », in *BSOAS*, XII, 1948, 287 et 301.

(30) MINORSKY, *Ḥudūd*, 311-312.

(31) Cf. entre autres F. HIRTH, *Nachworte zur Inschrift des Tonjukuk*, 1899, p. 43; J. MARQUART, *Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge*, 1903, p. 45; HANEDA Tōru, « Kyūsei... », p. 347, 372, et 385; ABE Takeo, *Nishi Uiguru...*, 1955, p. 13 de l'Introduction; Gerard CLAUSON, *JA*, CCXLV, 1957, p. 21.

(32) Yuan-ho 袁 紇 était sans nul doute la forme que revêtait à l'époque des T'ang le nom de la deuxième tribu des « Hauts Chars » ou Tch'e-lo 敕 勒 (*Tägräg) dans la notice du *Wei chou*, achevé en 554, sur les Kao-kiu 高 車 (CIII, 9 r°). Bien que le nom

soit altéré en Piao-ho 表紇 à cet endroit dans les éditions actuelles du *Wei chou*, un chef des « Hauts Chars » du nom de Yuan-ho Wou 袁紇烏 figure plus loin dans la même notice (10 r°), et, de plus, la leçon est uniformément Yuan-ho dans des ouvrages comme le *T'ong tien* (CXCVI), compilé entre 766 et 801, le *Ts'ö fou yuan kouei* (CMLVI, 33 r°), compilé entre 1005 et 1013, et le *T'ang chou*, achevé en 1060, dont la source était sûrement ce texte du *Wei chou*, tel qu'il était sous les T'ang.

Pourtant, s'il s'agissait bien des Uyγur, comme on devrait s'y attendre, la transcription Yuan-ho, **jiwɔn-γuət*, paraît bien curieuse. *Yuan* 袁 serait peut-être une faute de graphie pour le caractère assez ressemblant *wei* 韋, Wei-ho 韋紇 étant sous les Souei (581-617) la transcription usuelle de « Uyγur ». D'un autre côté, cependant, on pourrait supposer qu'il y avait à l'origine *Yuan-wei-ho 袁韋紇 **jiwɔn-jwei-γuət*, et que le *wei* serait tombé, car Yuan-wei-ho aurait rendu admirablement le nom dont les Uyγur se servaient eux-mêmes, à savoir On-Uyγur, « les Dix Uyγur » (cf. p. 39-40). Il faut noter, à propos de la lecture ancienne de ces caractères, que le **j-* de Karlgren est probablement à émender en **γj-* et qu'il a valeur d'*alif* devant une voyelle initiale turque (cf. *Ouïghours*, 161-162).

(33) Au VII^e^ siècle, des ambassadeurs des Wou-wan arrivèrent à la cour de Chine (*Kieou T'ang chou*, CXCIX 下, 7 r° et v°; *T'ang chou*, CCXIX, 5 v°) et, en 908, des Wou-wan furent attaqués par les K'i-tan (*Leao che*, I, 2 r°). Cf. Jos. MULLIE, « La Rivière Jao-lo », in *TP*, XXX, 186, note 2. Je signale, cependant, que Sir Gerard Clauson (*JA*, CCXLV, 1957, 21) a reconnu « Oγuz » justement sous le nom des Wou-houan (**·o-g'wan* > VII **·uo-γuân*), car, écrit-il (« Turk, Mongol, Tungus », in *AM*, VIII-1, 117) : « After the Huns, the Türkü, and perhaps the Tavğaç, the Oğuz were the most famous Turkish tribe; it would be very odd if they were not mentioned in the early Chinese records under some recognizable name ».

(34) Cf. le *Kieou T'ang chou*, CXCV, 1 v°, traduit par CHAVANNES, *Documents*, 91; *T'ang chou*, CCXVII 上, 2 r°.

(35) Sur *oγul*, titre turc ancien, cf. HANEDA Tōru, « A propos d'un texte fragmentaire de prière manichéenne... », in *Memoirs of the Research Department of the Toyo Bunko*, n° 6, 1932, p. 5. Sur Ulan, cf. Antoni MUCHLINSKI, *Źrodloslownik* (Dictionnaire de mots polonais dérivés du turc), Saint-Pétersbourg, 1858, p. 139.

(36) Cf. l'inscription de Köl *tegin*, Nord, ligne 12. Pour l'interprétation de ce passage de l'inscription, voir maintenant S. G. KLJAŠTORNIJ, « A propos des mots *soγd bärčäkär buqaraq ulys* de l'inscription de Kul Téghin », in *Central Asiatic Journal*, III, 1958, 245-251.

(37) Cf. NÉMETH, *A honfoglaló magyarság kialakulása*, Budapest, 1930, p. 114; HANEDA Tōru, « Kyūsei... », 386; Gerard CLAUSON, *JA*, CCXLV, 1957, 21 et *AM*, VIII, 1960, 117. Voir aussi SINOR, « Migration », p. 11, qui critique la proposition de Németh.

(38) DE GROOT (*Die Hunnen der Vorchristlichen Zeit*, Berlin und Leipzig, 1921, p. 79) a déjà suggéré, d'ailleurs, que Hou-kie correspondrait à Uyγur.

(39) Cf. B. KARLGREN, « Word Families in Chinese », in *Bulletin of the Museum of Far Eastern Antiquities*, n° 5, 1933, p. 18-38; W. SIMON, « The Reconstruction of Archaic Chinese », in *BSOS*, IX, 270-276.

(40) Ces différentes formes sont données dans *Byzantinoturcica*, II, 219 et 227, sous Ονόγουροι et Οὔγωροι.

(41) Concernant ce texte de Priskos, voir MORAVCSIK, «... Onoguren », 54-61; et SINOR, « Migration », 1 et suiv.

(42) Concernant les Saraγur, cf. MORAVCSIK, « ... Onoguren », 60-61. NÉMETH (*Bp.*

Sz., 1924, Bd. 195, p. 174, cité d'après Moravcsik) rétablissait Saragur en Šar(y)ogur, « Ogur Blancs », parce qu'il croyait que les Saragur parlaient un dialecte turc du type du čuvaš moderne, dans lequel *šurə* < *sarïγ* est « blanc ». Cependant, en vieux turc commun, *sarïγ* correspondait vraisemblablement à une variété de blanc, « blanc jaunâtre », à côté de *yürüŋ*, « blanc laiteux », et de *aq*, « blanc grisâtre, couleur de la robe de cheval blanc »; et dans le turc moderne de Turquie, notamment, *sararmak* signifie bien encore « devenir blanc, blêmir », comme *sapsarï*, « tout blanc, livide ». Il n'est donc pas nécessaire de recourir au čuvaš pour expliquer, d'autre part, que la ville *khazar* de *Sarïγšïn avait pour nom « la Blanche » en arabe, et que la forteresse *khazar* de Sarkel sur le Don était appelée par d'autres peuples « la Tente Blanche ». A ce sujet, voir PELLIOT, *Horde d'Or*, 214-215, qui, au contraire, fait intervenir le čuvaš pour expliquer ces noms.

(43) Cf. BRETSCHNEIDER, *Mediaeval Researches*, I, 263; et RADLOFF, *Kudatku Bilik*, I, p. LXXII.

(44) Cf. MORAVCSIK, « ... Onoguren », 59; et SINOR, « Migration », 15-34. Je ne vois rien de probant dans les arguments de Sinor pour situer les Saβïr d'avant 460 en Russie méridionale à l'ouest de l'Oural.

(45) Cf. O. FRANKE, *Geschichte des chinesischen Reiches*, III, 283 et suiv. Le nom Aβar correspond apparemment à l'aoriste du verbe *aβ-*, « se rassembler nombreux autour, entourer », que donne Kāšγarī (*Index*, 50-51; I, 310) avec un dérivé *aβala-*, « se rassembler autour, en parlant d'une foule en désordre ». Les Chinois se sont peut-être inspirés d'un tel sens du nom des Aβar en choisissant pour les désigner le terme Jou/Jouan-jouan, « s'agiter comme des insectes, grouiller ».

(46) Sur les Akatzir, voir *Byzantinoturcica*, II, sous ce nom; MARQUART, *Streifzüge*, 40-43; SINOR, « Migration », 1-4.

(47) Henry H. Howorth avait déjà songé en 1879 à l'équivalence Akatzir = *آق خزر Aq-Xazar, « les Khazar Blancs », qui feraient pendant aux Qara-Khazar, « Khazar Noirs », des sources musulmanes du Xe siècle (cf. MARQUART, *Streifzüge*, 41, n. 2). On sait, en effet, que les noms de tribu turco-mongols étaient très souvent précédés d'un nom de couleur, comme, par exemple, les Sarïγ-Uyγur et les Qara-Khazar ci-dessus, les Aq-Qoyunlu et les Qara-Qoyunlu de Perse, les Kök-Türk, les Qara-Khitaï, etc. A cet égard, il est peut-être significatif que les Hephthalites, qu'on peut soupçonner d'avoir de l'affinité avec les Akatzir et les Khazar, sont appelés « Huns Blancs » dans les sources byzantines et que deux des principales villes des Khazar portaient l'épithète de « blanc » (cf. MARQUART, *WZKM*, XII, 1898, 194-200; *Streifzüge*, 1 et suiv.; et la note 42, *supra*). L'explication des noms de tribu « à couleur » est vraisemblablement à chercher dans le symbolisme des couleurs de la cosmologie chinoise, où le blanc correspond à l'Ouest, le noir au Nord, le bleu-vert (*ts'ing* = turc *kök*) à l'Est, le rouge au Sud, et le jaune au Centre, c'est-à-dire à la Chine propre — cosmologie dont on sait que beaucoup d'éléments, notamment ayant trait au calendrier, ont été adoptés de bonne heure par les peuples altaïques.

Akatzir supposerait, cependant, plutôt *Qazïr (ou même Xazïr dans *Aq-Xazïr), la variante en *-ïr* du nom des Qazar/Xazar, qu'atteste effectivement l'arménien Xazirk (cf. *Streifzüge*, 41, n. 2), ainsi, vraisemblablement, que la transcription chinoise Ho-tsie 曷截 **γât-dz'iet* (cf. la note 15). D'ailleurs, l'alternance *a/ï* dans le suffixe aoriste *-ᵊr* était en turc ancien des plus banales.

Dans ces conditions, je m'étonne que PELLIOT (*Horde d'Or*, 210-214) ait souscrit aussi allègrement au rapprochement, plus que douteux à mon sens, qu'avaient fait RADLOFF (*Kudatku Bilik*, I, LXXIII), HOUTSMA (*Ein türk.-arab. Glossar*, 23-24), MARQUART (*Streifzüge*, 41), et d'autres (cf. « Migration », 2-4) entre Akatzir et Aγač-eri, nom curieux, défini comme « Homme des bois », qui se rencontre à la fois dans le lexique arabo-turc et persan-

mongol de 1245 partiellement édité par Houtsma et dans la liste des tribus qui, d'après Rašīdu-'d-Dīn, se joignirent au légendaire Oγuz-Khan. En effet, entre Akatzir et Ayačeri il y a peu de correspondance phonétique (seulement les deux *a* et le *r*); la formation en *-äri*. « homme », d'un nom de tribu turc est sans exemple, tout au moins à l'époque ancienne; et *ayač*, qui signifie « arbre(s) », mais non « forêt », est attesté, à ma connaissance, seulement à partir du XIII^e^ siècle, « forêt » étant *î* et « arbre(s) » *îγač* en turc ancien. On peut bien penser que ce n'est pas un hasard si les seuls deux textes anciens ayant livré ce terme insolite en turc qu'est Ayač-eri sont justement tous deux de la Perse mongole du XIII^e^ siècle, et si le terme est défini dans les deux cas par « Homme des Bois », alors qu'il veut dire proprement « Homme(s) de l'arbre (des arbres) ». Peut-être faut-il songer à un calque sur un terme étranger (mongol ou persan ?) qui aurait eu cours dans la Perse de la période mongole, comme le suggère la liste singulière de composés en *-äri* dans le lexique de 1245 : Qum-äri, « Homme des sables », Türük-äri, « Turc », Rūm-äri, « Homme de Rūm », Šarq-äri, « Homme de l'Orient », et Ūj-äri, « Homme des frontières ».

(48) Cf. MORAVCSIK, « ... Onoguren », 62.

(49) Cf. MARQUART, *Streifzüge*, 356; CHAVANNES, *Documents*, 250; MORAVCSIK, « ... Onoguren », 61.

(50) D'après MENANDROS. Cf. MORAVSCIK, «... Onoguren », 63; *Byzantinoturcica*, I, 70 et 424.

(51) Cf. CHAVANNES, *Documents*, 230; O. FRANKE, *Geschichte...*, III, 288.

(52) Cf. MORAVCSIK, *Byzantinoturcica*, I, 546; CHAVANNES, *Documents*, 230, 231, et 247; O. FRANKE, *Geschichte...*, III, 285 et 286; SINOR, « Migration », 34 et 35.

(53) D'après MENANDROS. Cf. CHAVANNES, *Documents*, 238; MORAVCSIK, *Byzantinoturcica*, I, 424.

(54) D'après MENANDROS. Cf. *Byzantinoturcica*, I, 65 et 424.

(55) Cité d'après CHAVANNES, *Documents*, 247.

(56) Selon MORAVCSIK, «... Onoguren », 64 et 71-74; *Byzantinoturcica*, I, 65 et 66. Malheureusement, l'hypothèse de Moravcsik selon laquelle les On-Oγur auraient joué un rôle de première importance dans la « Grande Bulgarie » repose presque entièrement sur l'identification peu vraisemblable du nom de tribu On-Oγundur avec On-Oγur, car, à propos de la Grande Bulgarie, il est question dans les sources non pas des On-Oγur mais des On-Oγundur.

(57) Cf. « ... Onoguren », 67 et 68; *Byzantinoturcica*, I, 66.

(58) Il s'agit des *Notitiae Episcopatuum*, A; cf. *Byzantinoturcica*, I, 463 et 465.

(59) Les Ουγγροι sont mentionnés pour la première fois dans les sources byzantines sous l'année 837; cf. MORAVCSIK, « ... Onoguren », 80. Sur la dérivation du nom des Hongrois de « On-Oγur », cf. MUNKÁCSI, « Ursprung des Volksnamens 'Ugor' », in *Ethnologische Mitteilungen aus Ungarn*, V, 1896, 7-10 et 89-92; G. NÉMETH, « On ogur... », p. 148 et suiv.; MORAVCSIK, « ... Onoguren », 81-82.

(60) La dernière mention datée serait celle d'Agathon à propos de l'invasion des Unno-γur-Bulγar en 712/713. Cf. *Byzantinoturcica*, I, 217.

(61) Voir les bibliographies sur les Oγur et sur les Hongrois données par MORAVCSIK, *Byzantinoturcica*, I, 67 et 134-145.

(62) Voir notamment MUNKÁCSI, *op. cit.*, p. 90, qui renvoie dans ce travail de 1896 à nombre d'auteurs plus anciens qui proposaient déjà d'identifier *Oγur avec Oγuz. Au surplus, une fois admise le principe du rhotacisme en vieux turc, il a paru normal de rétablir Uturγur, autre tribu turque du VI^e^ siècle (cf. *supra*, p. 35 et 42), en *Otur-Oγur = *Otuz-Oγuz, « les Trente Oγuz », tandis que Kuturγur (cf. p. 35 et 42) aurait été tout bonnement une métathèse de *Tokurγur, soit *Tokur-Oγur = Toquz-Oγuz, « les Neuf Clans » bien connus ! Cf. NÉMETH, « On ogur... », 151.

(63) Sur le prétendu rhotacisme de certaines variétés du vieux turc, cf. MUNKÁCSI, *loc. cit.;* MARQUART, «... Komanen», 200-201; *UJb*, IX, 1929, 88 et suiv.; GOMBOCZ, « Die bulgarisch-türkischen Lehnwörter », in *Mémoires de la Société finno-ougrienne*, XXX, 1912, 196 et suiv.; PELLIOT, *Horde d'Or*, 209; SINOR, « Migration », 5-6; J. BENZING, *Philologiae Turcicae Fundamenta* (Wiesbaden, 1959), 697; BARTHOLD, sous Bulghār, dans l'*Encyclopédie de l'Islam*, 805; et G. CLAUSON, « Turk, Mongol, Tungus », in *AM*, VIII, 1960, 117.

(64) Sur ces inscriptions, cf. J. BENZING, *Philologiae Turcicae Fundamenta*, 692-693 et 697; GOMBOCZ, «... Lehnwörter », 202 et suiv.; MINORSKY, *Ḥudūd*, 460 et la carte XII.

(65) J. MARQUART, *WZKM*, XII, 1898, 193; et *Die Chronologie der alttürkische Inschriften*, 1898, p. 81, note 4 (où il estime que Uiγur est la notation la plus exacte du nom), et p. 95. En 1903, dans *Streifzüge*, p. 45, il renonça à son identification du nom avec les Uyγur, et par la suite se rallia définitivement à la thèse de la variante rhotacisante d'Oγuz; cf. « ... Komanen », 200; et *UJb*, 1929, p. 89.

(66) Cf. M. F. GRENARD, « La légende de Satok Boghra Khân », in *JA*, 1900, p. 17, note 1.

(67) MORAVCSIK, dans *Byzantinoturcica*, II, 219, range Uiγur et Uiγor sous la rubrique Onoγur. Uiγur a été considéré, d'autre part, comme une faute pour Utiγur : cf. MORAVCSIK, *loc. cit.*, et MARQUART, *Chronologie*, 81, n. 4.

(68) Concernant l'inscription de Šine-usu, cf. G. J. RAMSTEDT, « ... Runeninschriften », 12, 13, et 44, qui a compris la phrase en question de la manière suivante : « ... le peuple resté dans [la région de la rivière] régna sur les Dix-Uyγur et les Neuf-Oγuz pendant cent ans... ». En revanche, suivant une suggestion du professeur L. Bazin, j'ai pris comme sujet de la phrase les On-Uyγur, que *qalmïšï bodun*, « peuple (comprenant) ceux de [...] qui étaient restés », ne ferait que qualifier. A l'interprétation de Ramstedt, on peut objecter, en effet, qu'on ne s'attendrait guère à voir un « peuple » (*bodun*, collectif de *bod*, « corps, sous-tribu ») « régner sur » (*üzä olur-*, « s'asseoir sur ») deux confédérations de tribus, tandis qu'une confédération politique restreinte peut très bien coiffer une autre confédération politique plus étendue.

(69) Cf. A. VON GABAIN et W. WINTER, *Türkische Turfantexte IX*, p. 18, l. 90.

(70) Je cite l'œuvre de Rašīdu-'-Dīn d'après l'édition de BEREZIN, *Trudy V.O.I.R.A.O.* V, 1858, p. 125 (traduction), et VII, 1861, p. 161 (texte); et d'après RADLOFF, *Kudatku Bilik*, I, p. XXV-XXVI, qui donne le texte avec une traduction en allemand.

(71) L'explication ingénieuse que donne E. G. PULLEYBLANK (« Toquzoghuz », p. 41) d'un texte de Tamīm ibn Baḥr paraît confirmer l'organisation politique de la Haute Mongolie au début du IXe siècle en Dix Uyγur et Neuf Oγuz.

(72) Sur le titre *el-täbir*, cf. *supra*, p. 28, n. 23; et sur le titre *köl irkin*, cf. p. 26, n. 10.

(73) Cf. PELLIOT, *Horde d'Or*, 229; DENY, *Grammaire de la langue turque*, p. 931. Le même suffixe est sans doute représenté par la forme à la gutturale sourde : *-qur/-qar/-qïr* et *-kür/-kär/-kir*. Sur l'alternance en vieux turc des gutturales sourdes et sonores à l'initiale des suffixes, cf. *AG*, § 37.

(74) Évidemment, on pourrait songer à la rigueur au verbe *oy-*, « creuser, presser », dont un dérivé *Oyγur serait passé à Uyγur par assimilation.

(75) D'après le texte de l'édition de BEREZIN, *Trudy V.O.I.R.A.O.*, VII, p. 21, 22, et p. 159, où se trouve répétée la première définition. Dans son édition (*Kudatku Bilik*, I, XVIII, XIX, et XXIV), Radloff traduit la première définition par « sich anschliessen und Hilfe leisten », et la seconde, où il écrit *muvāfaqat*, « accord, conformité », au lieu de *mu'āvenet*, « assistance », par « er verband sich mit uns und leistete Hilfe und Beistand ».

(76) Cf. RADLOFF, *Kudatku Bilik*, I, p. II à IX, qui passe en revue les travaux antérieurs à ce sujet; et PELLIOT, *Horde d'Or*, 229.

(77) Le mot *uya* figure dans trois inscriptions turques anciennes en caractères runiformes,

dont deux de la région du Yénisei et une de l'ancienne ville de Talas au Turkestan (cf. *Yazïtlarï*, II, 134, ligne 5; III, 101, ligne 3, et 118, ligne 3). D'après Kāšγarī (I, 85; III, 146), *uya* signifie « parent ». Le dictionnaire de Radloff (I, 1628) donne *uya*, « articulation » et « génération ». Pour le suffixe *-a*, cf. *AG*, § 106.

(78) Le mot *uy(a)r* se rencontre sept fois dans cinq inscriptions funéraires en caractères runiformes du vieux turc, dont quatre de la région du Yénisei et une de la région de l'Orkhon (cf. *Yazïtlarï*, II, 122, et III, 96, 102, 119, et 180), dans des contextes des trois types que voici : a) *ölüg uyarlïγ ärmiš*, « le défunt était pourvu de *uyar* »; b) *inim äčim* (~ *kadašïm*) *uyarïn üčün*, « en raison du *uyar* de mes frères ~ de mes camarades » (on a dressé ce monument funéraire); et c) *uyar qadïnïm üčün*, « pour mon beau-père *uyar* »; *uyar äšim sizimä* ~ *uyar bägimkä* ~ *uyar qadašïmqa adïrïltïm*, « j'ai été séparé de vous, mon épouse *uyar* ~ de mon seigneur *uyar* ~ de mes camarades *uyar* ». Il est à noter que *uyar* a le même contexte dans l'inscription V de Čakul (les exemples de *c*) que *uya* dans l'inscription III de Čakul : *elig uyamγa adïrïldïm*, « j'ai été séparé de mes cinquante relations/parents ».

Uyur, d'autre part, figure dans le *Ïrq Bitig*, un petit livre en caractères turcs runiformes du IXe-Xe siècle trouvé à Touen-houang, dans le contexte suivant : « Étant monté sur le trône, le Khan a bâti sa capitale. Son État s'est maintenu. Les bons et les *uyur* des quatre coins s'y rassemblent pour se réjouir et pour embellir ». Cf. V. THOMSEN, *JRAS*, 1912, 201 et 213; *Yazïtlarï*, II, 80.

Sur *uyur*/*uyar* (*oyar* ?), voir aussi RADLOFF, *Die alttürkischen Inschriften der Mongolei*, 356; et W. BANG et A. von GABAIN, « ... Windgott », in *UJb*, VIII, p. 250, l. 31, et p. 254, note. L'exemple de [*uy*]*urlarnng* dans le fragment manichéen étudié par Bang et von Gabain est peu sûr, car on distingue sur le fac-similé, au-dessus du trou qui se trouve à la place du *uy* présumé, un point, ce qui supposerait un *r* ou un *q*.

(79) En ce qui concerne cette liste, donnée également dans le *T'ang chou*, CCXVII 上, 2 v°, voir E. G. PULLEYBLANK, « Toquzoghuz », 38-41; CHAVANNES, *Documents*, 93-94; et mes *Ouïghours*, 3-4. La liste ne compte que neuf clans parce que, comme l'explique le professeur Pulleyblank, *loc. cit.*, le rédacteur du *Kieou T'ang chou* a dû confondre « les Neuf Clans » =Toquz-Oγuz, nom de la confédération à la tête de laquelle se trouvaient les Uyγur, avec les clans *uyγur* proprement dits, les On-Uyγur, qui étaient en réalité dix.

(80) Cf. René GIRAUD, *L'Inscription de Baïn Tsokto*, Paris, 1961, p. 65, qui explique le nom de Tonyuquq, soit Tonïyuquq, comme *tonï* + *yuquq*, « dont le vêtement est oint de graisse ». Si, en revanche, il fallait chercher une autre étymologie pour Yaγlaqar, on pourrait songer au verbe *yaγïla-*, dérivé de *yaγï*, « ennemi », qui signifiait « mener des hostilités, se battre contre des ennemis ».

(81) Cf. *AG*, § 161.

(82) Cf. W. B. HENNING, *BSOS*, IX, 555; H. W. BAILEY, *AM*, II-1, 19; PULLEYBLANK, « Toquzoghuz », 40.

(83) Cf. F.W.K. MÜLLER, *Ein Doppelblatt aus einem manichäischen Hymnenbuch* (*Maḫrnâmag*), p. 9, l. 20-21. Pour le nom du peuple, cf. CHAVANNES, *Documents*, 145; *T'ang chou*, CCXXI 下, 2 v°. Pour le nom du qaghan, cf. *T'ang houei yao*, XCVIII, 9 v°; *Ts'ö fou yuan kouei*, CMLXVII, 14 r°; *T'ang chou*, CCXVII 下, 1 v°; *Ouïghours*, 141. D'autre part, dans la liste de tribus *t'ie-lo* vers l'an 600, étudiée plus haut (cf. p. 71), Ho-tsie 曷截, VII *γât-dz'iet* > VIII *xâd-dz'ied*, soit Xazïr, doit aussi représenter une transcription du nom des Khazar (cf. la note 15).

(84) Sur cette dernière transcription du nom des Khazar, cf. CHAVANNES, *Documents*, 256; et PELLIOT, *Horde d'Or*, 207-208. Dans sa longue étude consacrée au nom des Khazar,

Pelliot écrit (208, n. 1) : « Dans le seul cas où on ait Ho-sa [曷 薩 *γât-sât], je soupçonne que c'est une mauvaise leçon pour 葛 薩 Ko-sa, * Kâ-sât ». Or, non seulement la leçon Ho-sa est confirmée par le nom du qaghan *uyγur*, que Pelliot semble ignorer, mais encore 葛 *ko* était à dentale finale : **kât*. Il n'y a donc plus à tenir compte de son affirmation, p. 209, selon laquelle « les deux transcriptions chinoises des T'ang sont faites sur *Qasar, non sur *Qazar ». D'ailleurs, en étudiant le nom des Khazar, Pelliot s'est efforcé en particulier de le débarrasser de son *-z-*, si gênant pour les tenants de la théorie du rhotacisme en turc ancien, selon laquelle le khazar, le vieux bulγar, et, bien entendu, le « onoγur » auraient eu *r* à la place du *z* du turc commun. Je demeure sceptique, cependant, devant sa tentative de faire venir Qazar, ainsi que Qazaq, de *qač-*, « se sauver », par le biais d'une douteuse variante dialectale ancienne **qas-*, qui serait passée secondairement à *qaz-*.

(85) Cf. RAMSTEDT, « ... Runeninschriften », p. 23, l. 2, et p. 53.

(86) Cf. *AG*, § 5 et 35.

(87) Cf. *Ouïghours*, 4.

(88) Sur ces noms, cf. PELLIOT, *Horde d'Or*, 195-197, qui en propose, cependant, une tout autre explication.

(89) Cf. l'inscription de Köl *tegin*, Nord, ligne 3. THOMSEN, *Inscriptions de l'Orkhon déchiffrées*, note 52, avait déjà remarqué la ressemblance entre Išgil et Izgil.

(90) Le texte du *Kieou T'ang chou* est traduit par CHAVANNES, *Documents*, 91, qui tenait la leçon Hi-kie du *T'ang chou* pour plus correcte que Tie-kie. On voit par la transcription Hie-tie 跌 跌 **γiet-d'iet* (cf. la note 13) du nom Idiz/Ädiz que *Hie-kie 跌 結 **γiet-kiet* aurait très bien noté Izgil.

(91) Cf. MARQUART, *Streifzüge*, 162, 515 et suiv.; MINORSKY, *Ḥudūd*, 162, 320, et 461.

(92) Cf. MORAVCSIK, « ... Onoguren », 67-74; *Byzantinoturcica*, II, sous Onoγundur.

(93) Cf. MINORSKY, *Ḥudūd*, 162 et 465-471. En ce qui concerne ces graphies, manifestement altérées, je ne sais si l'on devrait songer à une forme contractée de On-Oγundur, *Onundur (Wn.nd.r. ونندر et Wl.nd.r ولندر à corriger en *Ōn.nd.r اونندر?), ou s'il ne s'agirait pas plutôt d'altérations, d'une part, de *Ōγundur اوغندر et, d'autre part, de *On-Oγundur انغندر (Ol'.bd.r العبدر?).

(94) Sur Bayundur et Čavuldur, cf. PELLIOT, *Horde d'Or*, 194-197; sur Zaβender, cf. CHAVANNES, *Documents*, 248.

(95) Sur l'instauration d'une dynastie *ädiz* chez les Uyγur à partir du qaghan de 795, cf. ABE Takeo, *Nishi Uiguru...*, 170, 194-199, 266 et suiv.

(96) Cf. BEREZINE, *Trudy*, VII, 161, note.

(97) Sur la confusion entre les transcriptions des noms des Ädiz et des Aβar, cf. CHAVANNES, *Documents*, 88, note; O. FRANKE, *Geschichte des chin. Reiches*, III, 291-292; LIU Mau-tsai, *Nachrichten*, II, 527.

(98) Mais d'après J̌uwainī, qui donne sa source comme étant un déchiffrement fait à l'époque mongole d'une inscription trouvée dans l'ancienne capitale des Uyγur sur l'Orkhon (= l'inscription de Qara-Balgasun?), Q(a)mlanǰu était le nom du lieu, au confluent des rivières Toγla et Selenga (?), où naquit d'un nœud d'arbre le prestigieux souverain des Uyγur, Buqu Khan. Cf. « ... Komanen », 59-60, et John Andrew BOYLE, *'The History of the World-Conqueror' by Juvaini*, p. 55.

(99) Concernant ce nom, voir aussi ABE Takeo, *Nishi Uiguru...*, 195, qui propose de rétablir « Qaγan Ädiz » à cause de la succession de qaghans *ädiz* à la tête des Uyγur à partir de 795.

ABRÉVIATIONS

AG — A. VON GABAIN, *Alttürkische Grammatik*, Leipzig, 1950.

AM — *Asia Major*, New Series.

BSOS — *Bulletin of the School of Oriental Studies*, London University.

Byzantinoturcica — Gyula MORAVCSIK, *Byzantinoturcica*, I et II, Budapest, 1943; réédité en 1958 par la Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin. Je renvoie à cette dernière édition.

Documents — E. CHAVANNES, *Documents sur les Tou-kiue (Turcs) Occidentaux*, Saint-Pétersbourg, 1903.

HJAS — *Harvard Journal of Asiatic Studies*.

Horde d'Or — Paul PELLIOT, *Notes sur l'Histoire de la Horde d'Or, suivies de Quelques noms turcs d'hommes et de peuples finissant en « ar »*, Paris, 1949. Œuvre posthume.

Ḥudūd — V. MINORSKY, *Ḥudūd al-ʿAlam, « The Regions of the World », a Persian Geography, 372 A. H./982 A. D.*, Londres, 1937.

Kašyarī — *Divanü Lûgat-it-Türk* de Maḥmūd al-Kāšyarī, traduit en turc de Turquie par Besim ATALAY, I-III; plus un volume de facsimilés photographiques du manuscrit (*tîpkîbasîmî*), et un volume d'index (*dizini*); Ankara, 1939-1943.

« ...Komanen » — J. MARQUART, « Über das Volkstum der Komanen », *in* BANG und MARQUART, *Osttürkische Dialectstudien*, 25-238, Berlin, 1914.

« Kyūsei... » — HANEDA Tōru, « Kyūsei Kaikotsu to Toquz Oγuz to no kankei wo ronzu », in *Tōyō gakuhō*, IX, 1919, 1-61, 141-145; reproduit dans le recueil posthume des travaux de Haneda publié à Kyōto en 1957-1958, *Haneda hakushi shigaku ronbun shū*, I, 325-394. Je renvoie au recueil.

« Migration » — Denis SINOR, « Autour d'une migration de peuples au Ve siècle », in *JA*, CCXXXV, 1947, 1-77.

Nachrichten — LIU Mau-tsai, *Die chinesischen Nachrichten zur Geschichte der Ost-Türken (T'u-küe)*, I-II, Wiesbaden, 1958.

« Neuf Notes... » — Paul PELLIOT, « Neuf notes sur des questions d'Asie Centrale », in *TP*, XXVI, 1929, 201-266.

« On ogur... » — Gyula NÉMETH, « On ogur, hét magyar », in *Körösi Csoma-Archivum*, I, 1921, 148-155.

« ...Onoguren » — Julius MORAVCSIK, « Zur Geschichte der Onoguren », in *UJb*, X, 1930, 53-90.

Ouïghours — James Russell HAMILTON, *Les Ouïghours à l'époque des Cinq Dynasties d'après les documents chinois*, Paris, 1955.

« ...Runeninschriften » — G. J. RAMSTEDT, « Zwei uigurische Runeninschriften in der Nord-Mongolei », in *Journal de la Société Finno-Ougrienne*, XXX, 1913, Extrait, 1-63.

« Toquzoghuz » — Edwin G. PULLEYBLANK, « Some Remarks on the Toquzoghuz Problem », in *Ural-Altaische Jahrbücher*, XXVIII, 1956, 35-42.

TP — *T'oung Pao*.

UJb — *Ungarische Jahrbücher*.

WZKM — *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*.

Yazıtları — Hüseyin Namık ORKUN, *Eski Türk Yazıtları*, I-IV, Istanbul, 1936-1941.

Le *Wei chou*, le *Pei che*, le *Souei chou*, le *Kieou T'ang chou* et le *T'ang chou* sont cités d'après l'édition *T'ou-chou tsi-tch'eng*, Changhai, 1888; le *T'ang houei yao* d'après l'édition *Kiang-sou chou-kiu*, 1884.

La prononciation ancienne des caractères chinois est rétablie pour le VI^e^-VII^e^ siècle d'après B. KARLGREN, *Grammata Serica Recensa*, 1957, et pour les VIII^e^, IX^e^ et X^e^ siècles d'après LO Tch'ang-p'ei, « Les Dialectes du Nord-Ouest à l'époque des T'ang et des Cinq Dynasties » (en chinois), *Academia Sinica, Hist. Phil., Monograph A, n° 12*, Changhai, 1933, et d'après Henri MASPERO, « Le dialecte de Tch'ang-ngan sous les T'ang », extrait du *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, 1920. Mais voir maintenant, pour tout ce qui concerne la prononciation ancienne des caractères chinois, le très important travail de E. G. PULLEYBLANK, *The Consonantal System of Old Chinese* dans *Asia Major*, IX, I, 1962, et la suite, paru alors que cet article était sous presse.